

• 16 MILLIONS DE LECTEURS DANS LE MONDE •

KATE MORTON

LES HEURES LOINTAINES



Les heures lointaines

KATE MORTON

Les heures lointaines

ROMAN

Traduit de l'anglais (Australie)
par Anne-Sylvie Homassel



TITRE ORIGINAL
The Distant Hours

© Kate Morton, 2010

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Presses de la Cité, un département de Place des Éditeurs, 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Kim Wilkins, qui m'a soutenue dès le début.
Et à Davin Patterson,
qui m'a accompagnée jusqu'au point final.*

Chut... Tu l'entends ?

Toi, je ne sais pas, mais les arbres, oui. Les arbres sont les premiers à sentir son approche.

Écoute. Entends-tu dans la forêt si sombre et si secrète les arbres trembler et secouer leurs feuilles, fines coques d'argent battu ? Entends-tu le vent rusé se faufiler entre leurs cimes, murmurer son message ? *Bientôt tout va recommencer.*

Les arbres le savent bien, eux qui sont sans âge ; ces moments-là, ils les ont déjà vécus.

C'est une nuit sans lune.

L'Homme de boue vient toujours par ces nuits-là. Celle-ci a enfilé des gants de fin chevreau et jeté sur la terre un voile noir : ruse, déguisement, sortilège qui vous endort, si bien que tous sommeillent en paix sous son empire.

Terre enténébrée, certes, mais beaucoup plus que cela : il y a dans son obscurité des nuances, des degrés, des textures. Bois enchevêtrés, laineux, champs quadrillés à l'infini, mélasse veloutée des douves. Et puis, et puis... à moins que tu ne sois voué à la pire des infortunes, tu n'as pas dû voir que quelque chose bougeait, là où pourtant tout est plongé dans l'immobilité du sommeil.

Ah, bienheureux que tu es. Sache en effet que la mort attend tous ceux qui ont vu l'Homme de boue surgir de terre.

Là... vois-tu ? L'eau dans les douves, noire, lisse, épaisse, s'est plissée. Une bulle s'est formée à sa surface, une bulle qui émerge lentement, cerclée de vaguelettes tremblantes, à peine perceptibles...

Ah, tu as détourné la tête. Tu as bien fait, crois-moi. Toi et les tiens n'êtes pas faits pour de telles visions. À présent, tourne ton regard vers le château. Quelque chose ou quelqu'un vient de s'y éveiller.

Là-haut, dans la tour.

Regarde bien, tu la verras.

Une fillette, qui s'agite dans son lit et repousse sa couverture.

Cela fait des heures qu'on l'a couchée, bordée ; dans une chambre mitoyenne, sa nourrice ronfle tout bas, en rêvant de savon et de lys et de grands verres de lait tiède, fraîchement trait. La fillette, elle, ne dort pas ; elle se redresse sans faire un bruit, traverse à quatre pattes le drap immaculé et pose ses pieds, fins et pâles, sur le plancher.

Nuit sans lune qui ne donne rien à voir – et cependant l'enfant est à la fenêtre. Le verre martelé est froid ; grimpée sur la petite bibliothèque, la fillette sent la bise nocturne mordre sa peau tandis qu'elle s'assied sur le haut du meuble, dans lequel les livres autrefois tant aimés prennent la poussière, condamnés à l'oubli – elle a tellement hâte de grandir, tellement hâte de partir ! Elle serre sa chemise de nuit entre ses cuisses pâles et pose sa joue sur le creux que forment ses genoux serrés.

Il est un monde hors du château, et les gens s'y meuvent en tous sens, comme des automates.

Un jour, elle ira le découvrir de ses propres yeux ; car les portes du château ont beau être verrouillées, les fenêtres pourvues de barreaux, ce n'est pas pour la garder prisonnière – c'est pour empêcher l'autre d'entrer.

L'autre.

On en parle souvent, de cet autre. Il n'est pourtant qu'une vieille histoire, un conte ancien. Barreaux et verrous témoignent d'une époque où les gens y croyaient encore, où l'on se murmurait à l'oreille des choses terribles – monstres cachés dans les douves, attendant patiemment qu'approche l'innocente vierge. On parlait aussi d'un homme horriblement lésé et qui n'avait de cesse que de se venger de son sort.

Mais l'enfant – qui n'apprécierait guère de s'entendre ainsi décrite – n'est plus la proie crédule des monstres et des fées de l'enfance. Impatiente, moderne, presque adulte, elle ne souhaite qu'une chose : quitter ces murs. Cette haute fenêtre, ce château, cela ne lui suffit plus. Elle doit pourtant s'en contenter pour le moment ; morose, le front au carreau, elle épie la nuit.

Là-bas, au-delà des douves, dans le pli que font les collines, le village sombre dans un sommeil hébété. Un train lointain, le dernier de la soirée sans doute, signale d'un terne hululement son arrivée, appel solitaire auquel nul ne répond ; le chef de gare, titubant, une casquette de toile cirée enfoncée sur le crâne, donne le signal du départ. Dans les bois tout proches, un braconnier surveille son gibier et rêve d'un prompt retour à la maison cependant qu'à l'orée du village, dans une maisonnette aux murs lépreux, pleure un nouveau-né.

Événements parfaitement ordinaires dans un monde où toute chose est à sa place : ce qui est

est ; ce qui n'est pas n'est pas. Un monde qui n'a pas grand-chose à voir avec celui dans lequel l'enfant vient de se réveiller.

À ses pieds en effet, si près d'elle qu'elle n'a pas même songé à y jeter un coup d'œil, quelque chose est en train de se produire.

Les douves à présent respirent. Au plus profond de la boue, le cœur de l'homme enseveli bat, humide et tendre. Un gémissement indistinct – le vent ? non point – s'élève des profondeurs et plane, accablant, au-dessus des eaux. La fillette l'entend – ou plutôt elle le sent, car les fondations du château font masse avec la boue ; la plainte suinte à travers les pierres et rampe au sein des murs, étage après étage, invisible, jusqu'à la bibliothèque sur laquelle l'enfant est juchée. Un livre autrefois lu et relu bascule, tombe sur le plancher, et dans sa tour elle se met à trembler.

L'Homme de boue ouvre l'œil – vif, soudain, ténébreux et mobile. Y pense-t-il seulement, à sa famille perdue – sa jeune femme si accorte, ses deux petits aux membres potelés, à la peau crémeuse ? Ou bien son esprit est-il parti à la recherche de souvenirs plus anciens – les courses avec son frère dans les champs aux longues tiges claires ? Ah, peut-être pense-t-il à cette autre femme, qui l'aima juste avant qu'il ne meure, et dont les flatteries, l'insistance, le refus d'être rejetée coûtèrent à l'Homme de boue tout ce qui était sien.

Quelque chose a changé. La fillette le sent ; elle frissonne. Sa main plaquée contre la vitre laisse sur le givre une empreinte en forme d'étoile. L'heure des sortilèges est sur elle, bien qu'elle ne

sache quel nom lui donner. Nul ne peut plus lui venir en aide. Le train est reparti, le braconnier est couché près de sa femme ; il n'est pas jusqu'au nourrisson qui ne dorme, fatigué qu'il est d'avoir voulu faire comprendre au monde tout ce qu'il savait. Au château ne veille plus que la fillette à sa fenêtre ; la nourrice a cessé de ronfler ; sa respiration est si légère qu'on pourrait la croire en catalepsie ; les oiseaux alentour se sont tus de même, la tête fourrée sous leur aile frémissante ; on ne voit plus de leurs yeux qu'une mince ligne grise, dernier rempart contre la chose qu'ils sentent approcher.

La fillette est seule éveillée, avec l'homme, émergeant du limon. Son cœur palpite, de plus en plus vite. Son temps en effet est venu ; il lui est cependant déjà compté. Il fait pivoter ses poignets, ses chevilles, il s'extirpe de son lit de boue.

Ferme les yeux. Je t'en supplie, détourne la tête, n'attends pas qu'il crève la surface des eaux, qu'il remonte à grand-peine la pente des douves et se hisse sur la rive noirâtre, qu'il lève les bras, remplisse d'air ses poumons. Qu'il se souviennne de la manière dont on respire, dont on aime, dont on souffre.

Regarde plutôt les nuages d'orage. Il a beau faire nuit, tu les vois approcher, n'est-ce pas, en nuées tumultueuses, hostiles, jusqu'à la tour. Est-ce l'Homme de boue qui apporte avec lui l'orage, ou est-ce l'orage qui réveille l'Homme de boue ? Nul ne le sait.

L'enfant en son refuge penche la tête, tandis que tombent, presque à regret, les premières gouttes de pluie, sur la vitre, sur sa main. La journée pourtant a été belle, le soleil a brillé sans excès, la soirée a été fraîche. Rien qui puisse annoncer

cette tempête nocturne. Demain, les paysans incrédules considéreront la terre trempée, les champs dévastés ; ils se gratteront la tête, échangeront des sourires :

— Ça alors ! Et dire que l'orage ne nous a même pas réveillés !

Ah, prends garde ! Qui va là ? Une forme, une masse indistincte... qui s'élève le long de la tour. Agile, rapide, défiant les lois de la gravité. Est-ce un homme ? On a peine à le croire.

Le voilà à la fenêtre de la jeune fille. Ils se font face à présent. Elle l'a vu surgir derrière la vitre ruisselante, battue par la pluie, créature monstrueuse sous sa carapace de boue. Elle ouvre la bouche, elle va hurler, appeler à l'aide ! Puis tout change.

Ou plutôt c'est lui qui change, sous les yeux de l'enfant. Ces yeux qui exhument de la croûte boueuse, des siècles de ténèbres, de rage et de chagrin qui l'ont masqué, le visage d'un homme. Un homme jeune encore, et pourtant oublié. Aux traits empreints de nostalgie, de tristesse, de beauté. Elle tend la main, sans réfléchir. Elle va ouvrir la fenêtre. Elle va le laisser entrer, le sauver de la pluie.

Raymond Blythe, *La Véridique Histoire de l'Homme de boue* (Prologue)

I

Le retour de la lettre perdue 1992

Tout a commencé par une lettre. Une lettre égarée, attendant son heure depuis un demi-siècle dans un sac postal, sous les combles obscurs d'un triste pavillon des faubourgs de Londres. J'y repense de temps en temps, à ce monceau de courrier : des centaines de lettres d'amour, de factures diverses et variées, de cartes d'anniversaire, de petits mots envoyés par des enfants à leurs parents, feuilles recroquevillées dans le noir, palpitantes, éplorées, dont les mots perdus chuchotaient en vain dans les ténèbres. Puis quelqu'un s'est enfin rendu compte qu'elles dormaient là, infiniment patientes. Une lettre, vous le savez sans doute, est toujours à la recherche d'un lecteur ; tôt ou tard, que cela vous plaise ou non, la lumière attire les mots et les secrets viennent au grand jour.

Vous excuserez, je l'espère, ces élans romanesques : c'est une habitude que j'ai acquise dans mon enfance, durant les longues soirées où je lisais des romans victoriens à la lueur d'une lampe de poche, alors que mes parents me croyaient endormie. Ce que je veux dire par là, c'est qu'elle est vraiment singulière, cette histoire de courrier

perdu : si Arthur Tyrell avait été un tant soit peu plus scrupuleux, s'il n'avait pas bu un grog de trop le soir de Noël 1941, s'il n'était pas rentré chez lui se coucher, ivre mort, sans finir sa tournée, s'il n'avait pas soigneusement dissimulé le sac de lettres dans son grenier jusqu'au jour de sa mort, si l'une de ses filles ne l'avait pas retrouvé cinquante ans plus tard et n'avait pris l'initiative d'appeler le *Daily Mail*, les événements auraient suivi un tout autre cours. Constat qui vaut pour maman, pour moi – et surtout pour Juniper Blythe.

Vous vous souvenez peut-être de ladite affaire. Elle a fait la une de la presse et des journaux télévisés. Channel 4 a même organisé un débat où quelques-uns des destinataires étaient invités à parler de la lettre qu'ils avaient reçue avec un demi-siècle de retard, surprenant retour du passé. Étaient venus cette femme dont le fiancé était pilote de chasse, ce vieil homme à qui son fils avait envoyé une carte d'anniversaire. Évacué à la campagne, le petit garçon devait périr la semaine suivante, tué par un éclat d'obus. Une superbe émission, avec des moments émouvants, des histoires gaies et d'autres infiniment tristes, le tout illustré d'actualités d'époque. J'y étais allée plusieurs fois de ma petite larme, ce qui ne veut pas dire grand-chose : j'ai un vrai cœur d'artichaut.

Maman, elle, a décliné l'invitation. L'équipe de Channel 4 l'avait contactée pour lui demander si elle avait envie de partager avec quelques millions de spectateurs l'histoire de la lettre qu'elle avait reçue, ce à quoi elle avait répondu par la négative. Le fameux retour du passé, leur avait-elle dit, avait pris en ce qui la concernait la forme banale d'un bon de commande envoyé par un magasin de confection qui n'existait plus depuis quelques

décennies. Un mensonge pur et simple. J'étais là quand la lettre est enfin arrivée à destination. J'ai vu la façon dont ma mère a réagi, et je peux vous dire que c'était tout sauf ordinaire.

On était fin février et l'hiver vous serrait encore à la gorge ; la terre des pots de fleurs était dure comme du fer. Comme parfois le dimanche, j'étais venue donner un coup de main pour le rôti du déjeuner. Ça fait plaisir à mes parents, bien que je sois végétarienne et qu'il y ait toujours un moment au cours du repas où ma mère se met à froncer les sourcils d'un air inquiet. Puis carrément douloureux. Elle finit invariablement par craquer et m'accable de statistiques : les protéines ! les risques d'anémie !

Ce matin-là, je pelais des pommes de terre dans l'évier quand la lettre est tombée par la fente de la porte. Bien sûr, le dimanche, il n'y a jamais de courrier, ce qui aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. Bizarrement, ni elle ni moi n'avons réagi. J'avais d'autres préoccupations, pour être franche : je me demandais comment apprendre à mes parents que j'avais rompu avec Jamie. C'était presque de l'histoire ancienne : deux mois déjà que nos chemins s'étaient séparés. Il allait falloir que je leur en parle un jour ou l'autre, mais plus j'attendais, plus les mots perdaient leur sens. Ce silence n'était pas sans justification ; depuis le début de notre relation, mes parents se méfiaient de Jamie. De surcroît, ils n'aiment pas être pris au dépourvu. Lorsque maman prendrait conscience que je vivais désormais seule dans l'appartement que nous avions loué, Jamie et moi, elle se ferait encore plus de souci. La vraie raison n'était pas là, cependant. Ce que je craignais le plus, c'était l'inévitable et pénible conversation qui suivrait mes confidences.

Voir se succéder sur les traits de ma mère des expressions familières d'étonnement, d'angoisse et de résignation, tandis qu'elle se plierait à ses obligations maternelles et chercherait désespérément les mots pour me consoler... Mais je m'égare. Revenons à la lettre. Au bruit léger qu'elle a produit en tombant de la fente.

— Edie, tu peux aller voir ce que c'est ?

Edie, c'est moi. Désolée, j'aurais dû vous le dire plus tôt. C'est donc ma mère qui parle, le menton pointé vers la porte d'entrée, une main fourrée dans le poulet et l'autre désignant d'un geste vague le palier.

J'ai laissé les pommes de terre dans l'évier, je me suis essuyé les mains et je suis allée ramasser le courrier. Ou plutôt la lettre, qui avait atterri sur le paillason : une grande enveloppe de la poste tamponnée du sigle « Courrier à réexpédier ». Je l'ai rapportée dans la cuisine en décrivant l'objet à maman.

Elle avait enfin fini de farcir la volaille. Les sourcils légèrement froncés – c'est plus une habitude chez elle que l'expression d'une quelconque impatience –, elle a pris la lettre et récupéré ses lunettes de presbyte, qui trônaient sur l'ananas de la corbeille à fruits. Elle a parcouru l'enveloppe du regard puis, les yeux plissés, a procédé à son ouverture.

J'étais revenue à mes pommes de terre, une occupation probablement plus passionnante que celle qui consistait à regarder ma mère ouvrir son courrier. Ce qui fait que je suis incapable, hélas, de vous dire quelle tête elle a faite en découvrant la petite enveloppe à l'intérieur de la grande, son papier de guerre, jaune et friable, son vieux timbre, et le nom de l'expéditeur, inscrit au dos. Depuis,

cependant, je l'ai mille fois reconstituée dans mon esprit, cette scène : le sang qui se retire immédiatement de son visage, les doigts qui tremblent si fort tout à coup qu'il lui faut deux ou trois minutes pour ouvrir la lettre.

Du son, en revanche, je n'ai pas raté une miette. Le hoquet presque guttural, horrible à entendre, la rafale de sanglots qui a immédiatement suivi, si brusque, si sèche, que je me suis coupé le doigt avec l'économe.

— Maman ?

J'ai couru vers elle, j'ai passé le bras autour de ses épaules en prenant soin de ne pas tacher sa robe du sang qui me dégoulinait du doigt. Elle n'a pas répondu. Elle en aurait été bien incapable, m'a-t-elle confié plus tard – la question venait trop vite, trop tôt. Dos à la cuisinière, rigide, les joues ruisselantes de larmes, elle serrait contre sa gorge la drôle de petite enveloppe au papier si fin qu'on devinait le carré plus clair que faisait la lettre pliée à l'intérieur. Puis elle a filé à l'étage, dans sa chambre, après avoir bredouillé quelques recommandations sur la volaille, le four et les pommes de terre.

Après sa fuite éperdue, la cuisine a sombré dans un silence blessé que je me suis soigneusement efforcée de ne pas troubler. Ma mère n'a pas la larme facile ; cependant, la scène à laquelle je venais d'assister – sa surprise, sa réaction bouleversée – me semblait curieusement familière, comme si je l'avais déjà vécue. J'ai laissé passer un quart d'heure, durant lequel j'ai pelé d'autres pommes de terre, élaboré diverses hypothèses sur la provenance de la lettre et des stratégies non moins variées sur la marche à suivre ; après quoi je suis allée frapper à la porte de sa chambre.

— Tu veux que je prépare du thé, maman ?

Elle avait retrouvé son calme. Nous nous sommes assises l'une en face de l'autre dans la cuisine, les coudes sur le formica de la petite table. J'ai feint de ne pas remarquer qu'elle avait pleuré ; elle m'a parlé de l'enveloppe et de son contenu.

— C'est une lettre... une lettre que m'a envoyée quelqu'un que j'ai connu dans le temps. Quand j'étais gosse. Je devais avoir douze-treize ans.

Une image m'est revenue à l'esprit – souvenir brumeux d'une photographie que ma grand-mère, dans ses derniers jours, gardait sur sa table de nuit. Trois enfants ; maman était la plus jeune : une fillette aux cheveux courts et bruns, en arrière-plan, juchée sur un piédestal improvisé qu'on ne voit pas, chaise ou carton. Curieux : j'avais tenu compagnie à mamie des dizaines et des dizaines de fois, mais j'étais incapable à présent de revoir clairement les traits de cette petite fille. Je me demande si les enfants ont vraiment envie de savoir à quoi ressemblaient leurs parents avant leur naissance, à moins qu'il ne se produise quelque événement qui soudain fasse remonter ce passé à la surface. J'ai avalé une ou deux gorgées de thé en attendant la suite de l'histoire.

— Je ne t'ai jamais vraiment parlé de cette époque, il me semble. La dernière guerre... On a vécu des choses terribles, tu sais. Tout était si confus, si chaotique. On aurait dit... (elle a poussé un lourd soupir)... on aurait dit que le monde ne reviendrait plus jamais à la normale. Qu'il était sorti de son orbite et que rien ne l'y ferait jamais revenir.

Elle a posé les mains sur le rebord de sa tasse et plongé le regard dans le liquide ambré et brûlant.

— Tous les cinq, ton grand-père et ta grand-mère, Rita, Ed et moi, on habitait une petite maison de Barlow Street, près d'Elephant & Castle. Le lendemain de la déclaration de guerre, tous les enfants ont été regroupés dans des salles de classe, puis conduits au pas de charge à la gare et transférés dans des trains. Je n'oublierai jamais la scène. Des centaines de gamins avec leur petite étiquette, leur masque à gaz et leur valise, et les mères qui avaient changé d'avis, qui accouraient à la gare, hurlaient aux gardes de laisser repartir leurs enfants. Puis, effarées, elles suppliaient les plus grands de prendre soin des plus petits, de ne jamais les perdre de vue.

La scène visiblement se rejouait dans la mémoire de maman, qui se mordait la lèvre inférieure, le regard absent.

— Tu devais être morte de peur, ai-je dit d'une voix douce.

Dans la famille, on n'est pas vraiment doué pour les manifestations de tendresse. Sans quoi je lui aurais pris la main.

— Oui, au début.

Elle a ôté ses lunettes et s'est frotté les paupières. Son visage a soudain pris un aspect vulnérable, presque immature, comme celui d'un petit animal nocturne prisonnier des rayons du jour. Dieu merci, elle a aussitôt remis ses lunettes.

— Je n'avais jamais quitté la maison à cette époque, jamais passé une nuit loin de ma mère. Mais je n'étais pas seule dans le train, j'avais mon grand frère et ma grande sœur pour me protéger ; un des professeurs nous a donné du chocolat et tout le monde a retrouvé le sourire. Finalement, ça devenait une aventure excitante. Tu te rends compte ? La guerre venait d'éclater et nous étions

tous à chanter dans le train, à manger des poires en conserve et à regarder chez les gens, quand le convoi passait près des maisons. Tu sais, les enfants survivent à bien des choses. Parfois même, ils sont quasiment insensibles à ce qui les entoure.

« On est tous descendus à la gare de Cranbrook, d'où nous avons été dispersés en plusieurs groupes et transférés dans des bus. Je n'avais pas lâché Rita et Ed, et nous avons été conduits dans un village du nom de Milderhurst. Là, nous sommes descendus du bus et sommes allés en rang jusque dans une sorte de salle communale. Nous y attendaient des femmes du village, le sourire figé, la liste à la main. On nous a disposés en ligne et les femmes ont fait leur choix.

« Les plus jeunes et les plus mignons sont partis les premiers. Les femmes pensaient sans doute que ça se passerait mieux avec les petits, qu'ils étaient moins corrompus par l'air de Londres, pour ainsi dire.

Maman a eu un sourire amer.

— Ils ont vite compris leur erreur. Ed, mon frère, a bientôt trouvé preneur, lui aussi. C'était un grand gaillard, très vigoureux pour son âge, et les fermiers avaient besoin de tous les bras disponibles. Rita a suivi peu après avec une de ses amies de l'école.

Je n'ai pas pu résister. J'ai tendu le bras, posé ma main sur celle de ma mère.

— Pauvre maman !

— Allons, allons.

Elle s'est dégagée de mon étreinte, m'a donné une petite tape sur les doigts.

— Je n'ai pas été la dernière à partir. Il y en avait quelques autres après moi ; je me souviens d'un petit garçon qui avait une terrible maladie

de peau. Je ne sais pas ce qu'il a bien pu devenir. Quand je suis partie, il était encore là. Tu sais, Edie, pendant des années, je me suis forcée à ne jamais regarder à deux fois les fruits que j'achetais au marché. À cause de cette journée, de ces femmes qui faisaient le tri. Si les fruits étaient abîmés, tant pis. Les inspecter sous toutes les coutures et les remettre dans le cageot parce qu'ils ne me plaisaient pas... Non, impossible.

— Mais finalement, tu as été choisie.

— Oui, j'ai été choisie, finalement.

Elle a baissé la voix. Ses doigts ont effleuré son décolleté, et j'ai dû me pencher pour mieux entendre.

— Elle est arrivée bien après les autres. La salle était presque vide, les enfants étaient presque tous partis, et les femmes du Service volontaire débarrassaient les tables du goûter. Moi, je m'étais mise à pleurer tout doucement, en essayant de ne pas me faire remarquer. Soudain, elle est arrivée en coup de vent, et j'ai eu l'impression que la salle, la texture même de l'air avaient changé.

— Changé ?

J'ai plissé le nez. Bêtement, j'ai pensé à cette scène de *Carrie* où les lampes explosent.

— Ce n'est pas facile à expliquer. Ça t'est déjà arrivé de rencontrer quelqu'un qui, quel que soit l'endroit où il se trouve, semble toujours enveloppé de sa propre atmosphère ?

Oui, si on veut. J'ai haussé les épaules ; j'avais peut-être mal compris ce que voulait dire maman. Mon amie Sarah fait tourner les têtes où qu'elle aille, mais je ne suis pas certaine que ce soit le genre de phénomène atmosphérique qu'elle avait à l'esprit.

— Non, ça n'a jamais dû t'arriver. D'ailleurs j'ai du mal à décrire la chose de façon sensée. Ce que je veux dire, c'est qu'elle n'était pas comme les autres. Elle était plus... plus... Ah, je ne sais pas. *Plus*, voilà tout. Belle, singulière, de longs cheveux, des yeux immenses, l'air assez farouche, mais ce n'était pas ça qui la rendait si particulière. Elle n'avait guère plus de dix-sept ans à l'époque, mais quand elle est arrivée, toutes les autres femmes se sont pour ainsi dire recroquevillées.

— Tu veux dire qu'elles lui témoignaient une sorte de crainte ? Ou de déférence ?

— De déférence, oui, c'est le mot. Elles avaient l'air étonnées de la voir ; visiblement, elles ne savaient pas comment l'aborder. Finalement, l'une d'entre elles lui a proposé de l'aide, mais la jeune fille s'est contentée de faire un geste de sa longue main. Elle était venue chercher son évacuée, c'était tout, leur a-t-elle dit. Oui, c'est exactement ce qu'elle leur a dit : pas *une* évacuée, non. *Son* évacuée. Elle a foncé droit sur moi. J'étais encore assise à même le plancher. « Tu t'appelles comment ? » m'a-t-elle demandé ; je lui ai répondu ; elle m'a souri, a dit que je devais être bien fatiguée, après un si long voyage. « Ça te dirait d'être hébergée chez moi ? » J'ai dû hocher la tête, presque sans m'en rendre compte, car elle s'est retournée vers la plus affairée des dames, celle qui tenait la liste, et lui a simplement dit qu'elle m'emmenait chez elle.

— Elle s'appelait comment, cette jeune fille ?

— Blythe, a répondu ma mère en dissimulant le plus discret des tremblements. Juniper Blythe.

— Et la lettre, c'est d'elle qu'elle vient ?

Maman a hoché la tête.

— Elle m'a emmenée en voiture jusque chez elle. Je n'avais jamais vu d'auto aussi splendide à l'époque. Avec ses deux sœurs jumelles, plus âgées, elle habitait une énorme maison dans les bois. On y arrivait après avoir franchi un grand portail de fer forgé et remonté une longue allée sinueuse. Milderhurst Castle.

Le nom sortait tout droit d'un roman gothique. J'ai eu un frisson en repensant au sanglot douloureux que la lettre avait arraché à ma mère. J'avais lu des choses terribles sur ce qu'avaient vécu certains enfants évacués.

— Est-ce que tu as souffert, maman ? ai-je dit, le souffle court.

— Non, non, bien au contraire, rassure-toi.

— Mais la lettre... Elle t'a...

— Un souvenir surgi d'un passé très lointain... je m'y attendais si peu. C'est tout.

Elle est restée silencieuse un long moment. J'ai repensé à l'effroyable traumatisme qu'avait été l'évacuation, à l'étrange expérience qu'elle avait dû vivre – se retrouver, enfant, dans un endroit inconnu où tout était différent. Je n'avais pas complètement rompu avec mes sensations de petite fille. Parfois, oui, j'avais été contrainte d'affronter des situations nouvelles ; pour survivre, j'avais dû passer des alliances avec les lieux, avec les adultes qui me comprenaient, avec les amis qui partageaient mes peurs. Souvenirs éprouvants... Une idée m'a alors traversé l'esprit, fugitive.

— Maman, tu y es retournée, après la guerre ? À Milderhurst, je veux dire ?

Elle a levé les yeux, m'a dévisagée.

— Bien sûr que non. Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas. Pour renouer les liens, tu sais. Revoir ton amie.

— Non.

Son ton était tranchant.

— J'avais ma famille à Londres. Ma mère avait besoin de moi ; on n'a pas chômé après la guerre, crois-moi. Il fallait tout remettre sur pied. Puis j'ai rencontré ton père. La vie a continué. La vraie vie.

Entre maman et moi, le voile est retombé, une sensation que je ne connaissais que trop. J'ai compris que le sujet était clos.

En fin de compte, nous n'avons pas touché au poulet. Maman ne se sentait pas trop vaillante.

— Ça ne va pas te manquer ? Tu vas pouvoir passer le week-end sans ?

Je n'ai pas eu la cruauté de lui rappeler que je ne mangeais pas de viande et que ma présence à leur table relevait plutôt de la piété filiale. Je l'ai rassurée et lui ai suggéré de prendre un peu de repos. Ce qui lui est apparu comme une excellente idée. J'ai mis de l'ordre dans mon sac tandis qu'elle avalait deux cachets de paracétamol pour se mettre en condition.

— Il fait froid, couvre-toi bien les oreilles, Edie.

Quant à papa, il n'avait pas ouvert l'œil de la matinée. Il est plus âgé que maman ; à l'époque, il venait de prendre sa retraite. L'inactivité ne lui valait rien : il errait sans but dans la maison du lundi au samedi, bricolait et faisait le ménage dans les moindres recoins, rendait maman chèvre et passait le dimanche à somnoler dans son fauteuil. C'est, disait-il à qui voulait bien l'entendre, le privilège de droit divin de l'homme de la maison.

Avant de partir, je suis allée lui poser un baiser sur la joue. Puis, de la maison à la station de métro, j'ai affronté le vent glacial de février,

épuisée, troublée, et quelque peu réticente à affronter seule le retour dans l'appartement monstrueusement cher que Jamie m'avait laissé sur les bras. Ce doit être entre High Street Kensington et Notting Hill Gate que je me suis rendu compte que maman ne m'avait rien dit du contenu de la lettre.

Le souvenir sorti des brumes

Avec le recul, je me rends compte que je n'ai pas réagi de façon très intelligente. Mais c'est toujours comme ça : le temps fait de nous des experts de nos propres erreurs. Maintenant que les choses sont claires, il est facile de me reprocher de n'avoir su mener mon enquête. Cela dit, je ne suis tout de même pas complètement stupide. Quelques jours plus tard, j'ai pris un thé avec maman ; si je n'ai pas osé mentionner Jamie, je lui ai bel et bien demandé ce que disait la lettre. Elle a éludé la question d'un geste de la main : rien d'important, m'a-t-elle assuré, juste un petit mot gentil. Si elle avait réagi aussi brutalement, c'était sous le coup de la surprise. Je n'avais pas conscience à cette époque du fait que ma mère mentait à merveille, sans quoi j'aurais douté d'elle – oui, j'aurais posé d'autres questions, observé avec plus d'attention les expressions de son visage. En général, on ne pense pas à soumettre ses interlocuteurs à ce genre d'examen, surtout lorsque ce sont des amis ou des parents. D'instinct, on leur fait confiance. Enfin, avec moi, c'est comme ça que ça marche. Ou plutôt, que ça marchait.

De sorte que cette histoire de château et d'évacuation m'est complètement sortie de la tête. Je

ne me suis même pas posé de questions sur le fait, pourtant étrange, que ma mère ne m'avait jamais parlé de cette période de sa vie. Cela dit, ce n'était pas bien difficile à comprendre – rien ne l'est vraiment, du reste, pour peu que vous y mettiez du vôtre. Maman et moi, nous nous entendons plutôt bien, sans être réellement proches. En tout cas, pas au point de nous répandre en discussions intimes sur le passé. Ou le présent, il faut bien le dire. Apparemment, l'expérience de l'évacuation avait été agréable, sans plus : rien de bien mémorable en somme. Raison de plus pour ne pas m'en parler. Dieu seul savait le nombre de choses que je lui avais, de mon côté, cachées...

Ce que j'avais plus de mal à m'expliquer, c'était l'étrange et irrésistible sensation qui s'était emparée de moi lorsque j'avais vu ma mère sangloter à la lecture de la lettre, l'incompréhensible certitude que cela correspondait à un souvenir capital que ma mémoire cependant n'arrivait pas à fixer. Quelque chose que j'avais vu ou entendu, puis laissé sombrer dans l'oubli, quelque chose qui voletait sans repos dans les confins obscurs de mon cerveau et sur lequel je ne pouvais pas remettre de nom. Qu'était-ce donc ? J'ai fouillé en vain ma mémoire. Cette scène, ne s'était-elle pas déjà déroulée des années auparavant ? La lettre, les sanglots ? Malgré mes efforts, le souvenir, plus fuyant que jamais, est resté dans l'ombre. Une fois de plus, mon imagination m'avait joué des tours. Mes parents pourtant me l'avaient dit mille fois : sois prudente, il n'est pas bon de trop rêvasser !

La réalité a vite repris ses droits. Sous la forme d'une préoccupation toute simple : Jamie m'avait offert six mois de loyers, en guise de cadeau de rupture – histoire aussi de se faire pardonner son

odieuse conduite. Ce qui me permettait de tenir jusqu'en juin. Mais ensuite ? Je consultais régulièrement les petites annonces des journaux et les vitrines des agences immobilières, mais mon salaire, plus que modique, ne me permettrait sans doute pas de trouver ne serait-ce qu'un studio à proximité de mon lieu de travail.

Je ne vous ai pas encore expliqué ce que je fais dans la vie. Je suis responsable des publications chez Billing & Brown, une petite maison d'édition indépendante de Notting Hill, créée à la fin des années 1940 par Herbert Billing et Michael Brown. À l'origine, il s'agissait surtout pour ces deux auteurs de publier leurs propres œuvres, poésie et pièces de théâtre. Cela étant, Billing & Brown avait à ses débuts, je crois, une excellente réputation. Les années passant, hélas, les grands éditeurs ont englouti d'énormes parts de marché et le public s'intéresse de moins en moins à la littérature dite élitiste. De sorte que Billing & Brown se consacre maintenant à deux catégories d'ouvrages : les « spécialités », pour parler gentiment, et le compte d'auteur (ce qui est nettement moins sympathique). M. Billing – ou plutôt Herbert – est tout pour moi : mon employeur, mon maître, mon défenseur et mon meilleur ami. C'est que j'en ai bien peu, des amis, du moins du côté des vivants. N'y voyez pas un constat désespéré ou lugubre : simplement, je ne suis pas de celles qui collectionnent les relations et sont à leur aise dans les soirées mondaines. J'aime les mots, pourvu qu'ils ne soient pas dits, mais écrits. Ah, si toutes les relations pouvaient se mener par le seul truchement du papier ! Quel bonheur ! Dans mon cas, ce n'est pas seulement un vain souhait : des amis, j'en ai des centaines, qui

vivent à l'abri des couvertures de livre, baignant dans l'encre splendide des pages, des histoires qui se déroulent toujours de la même façon sans jamais perdre de leur éclat. Innombrables compagnons qui me prennent par la main, me font franchir le seuil de leur maison et me conduisent en des mondes de sublimes terreurs et de profonde extase. Ils ne déçoivent jamais, sont toujours présents, jamais ennuyeux, parfois de bon conseil – mais quand il s'agit de vous héberger un mois ou deux, histoire de vous dépanner, ils ne peuvent pas faire grand-chose, hélas.

Je n'avais aucune expérience en matière de rupture. Jamie était mon premier vrai petit ami, du moins le premier avec lequel j'avais fait des projets d'avenir, et c'était sans doute le moment où jamais de demander de l'aide à mon entourage. Et mon entourage, c'était avant tout Sarah. Nous avons grandi dans la même rue. Sarah était l'aînée d'une famille de cinq enfants ; quand les quatre petits se déchaînaient, elle venait toujours se réfugier chez nous. Que quelqu'un comme Sarah trouve du réconfort dans une famille aussi tranquille, aussi ordinaire que la nôtre, c'était plutôt flatteur. Nous sommes restées très liées pendant nos études secondaires, jusqu'au jour où elle a été surprise à fumer dans les toilettes une fois de trop et a alors laissé tomber les maths pour une école d'esthéticienne. Maquilleuse de renom, elle travaille à son compte pour la presse féminine et le cinéma : une carrière formidable, ce qui ne me servait guère en mon heure de détresse. Elle avait filé pour le printemps à Hollywood, afin de travailler sur un film de zombies, et sous-loué son appartement, chambre d'amis comprise, à un architecte autrichien.

Que faire ? Je me voyais déjà condamnée à une vie sans domicile fixe, dont je me figurais les détails les plus cocasses, lorsque le chevaleresque Herbert m'a offert le canapé qui trône dans son petit appartement, juste au-dessus de nos bureaux.

— Après tout ce que tu as fait pour moi ? s'est-il exclamé, alors que je lui demandais timidement s'il était bien certain de vouloir m'héberger. Tu m'as relevé alors que j'étais à terre, tu m'as sauvé la vie.

C'était quelque peu exagéré. Je ne l'avais pas littéralement relevé, bien sûr, mais je comprenais ce qu'il voulait dire. Je travaillais chez Billing & Brown depuis deux ans à peine et je rongerais déjà mon frein dans leurs bureaux vieillots lorsque M. Brown est mort. Le choc a été si dur pour Herbert que je ne pouvais décemment pas le quitter à ce moment-là. Apparemment, il n'avait d'autre compagnie dans l'existence que celle de sa chienne, Jess, une petite bestiole toute ronde qui ressemble à un cochon. Il ne s'en est jamais ouvert à moi, mais vu l'intensité de son chagrin, je crois que les relations qu'il entretenait avec M. Brown ne s'arrêtaient pas à la maison d'édition. Il a passé des journées sans manger ni se laver, et s'est même soûlé au gin un matin, lui qui d'ordinaire ne boit pas une goutte d'alcool.

Je savais ce qui me restait à faire. Je lui ai confectionné des petits plats pour qu'il retrouve l'appétit et j'ai caché la bouteille de gin. Quand les comptes étaient dans le rouge et que je n'arrivais même plus à le faire réagir aux mauvaises nouvelles, j'ai décidé d'aller faire du porte-à-porte pour nous trouver d'autres contrats. C'est l'époque où nous nous sommes mis à concevoir des prospectus pour les entreprises du quartier. Une fois

sorti de sa torpeur, Herbert était si ému de ma fidélité qu'il s'est mépris sur mes intentions. Il m'appelait tout le temps sa protégée ; chaque fois que nous parlions de l'avenir, son visage s'illuminait.

« Toi et moi, nous allons faire redémarrer la maison, en l'honneur de M. Brown. »

Il avait retrouvé un peu de sa joie de vivre. J'ai remis mes recherches d'emploi à des jours meilleurs.

Qui ne sont jamais arrivés : huit ans plus tard, je suis toujours chez Billing & Brown. À la grande stupéfaction de Sarah. Comment lui expliquer, elle qui est si vive, si créative et qui refuse de se plier à quelque contrainte que ce soit, qu'on peut avoir d'autres sources de satisfaction dans l'existence ? Je travaille avec des gens que j'adore, je gagne relativement bien ma vie (enfin, pas assez pour me payer un trois-pièces à Notting Hill), je passe mes journées à jouer avec les mots et les phrases ; j'aide les gens à exprimer leurs idées et à réaliser leurs rêves d'édition. D'ailleurs, ma vie professionnelle n'est pas si stagnante qu'il y paraît. L'an dernier, Herbert m'a nommée vice-présidente de la maison. Laquelle, il est vrai, n'emploie que deux personnes à plein temps, lui et moi. Mais c'était une vraie promotion, que nous avons dignement fêtée. Susan, qui travaille chez nous à mi-temps, a confectionné un quatre-quarts ; elle est venue en dehors de ses heures de travail et nous avons bu tous les trois du vin sans alcool dans des tasses à thé.

L'heure de mon expulsion approchant, j'ai accepté l'offre que m'avait faite Herbert de m'installer chez lui. C'était vraiment très gentil de sa part – il faut savoir que son appartement est

microscopique. Cela dit, je n'avais pas le choix. Herbert était ravi.

— Merveilleux ! Jess va être folle de joie. Elle adore quand il y a du monde.

C'est ainsi qu'un beau jour de mai je me suis préparée à quitter sans espoir de retour l'appartement que nous avions partagé, Jamie et moi. À tourner la dernière page – blanche, par malheur – de notre histoire, et à commencer un nouveau chapitre, qui n'appartenait qu'à moi. J'avais du travail, j'étais en pleine forme et ma bibliothèque était abondamment fournie. Il ne me restait qu'à rassembler assez de courage pour affronter les longs jours à venir, que j'imaginai aussi mornes, aussi gris les uns que les autres.

Pourtant, je ne me débrouillais pas trop mal : ils n'étaient pas si fréquents, les moments où je me laissais entraîner par des pensées larmoyantes. Quand elles venaient me tirer par la manche, je me trouvais un petit coin très sombre – pour s'abandonner plus complètement à la rêverie, rien de mieux – et m'imaginai dans le moindre détail ces futures journées incolores. Je me voyais marcher dans notre rue, m'arrêter devant notre immeuble, lever les yeux vers le balcon où naguère je faisais pousser des herbes aromatiques, apercevoir, au-delà de la vitre, une silhouette inconnue. Errer sur la frontière indistincte qui sépare le passé du présent, ressentir la douleur trop réelle que provoque cette terrible certitude : jamais, jamais je ne pourrai revenir en arrière...

Enfant, j'avais déjà tendance à rêver, ce qui était pour ma pauvre mère une source constante d'irritation. Je ne faisais jamais attention où je mettais

les pieds : dans les flaques de boue, dans les caniveaux, voire sur la chaussée, là où le bus passait à toute allure. Maman, désespérée, en était réduite à des avertissements rarement suivis d'effet.

« Tu sais, c'est dangereux de se perdre dans ses propres pensées. »

Ou bien :

« Tu ne fais jamais attention à ce qui se passe autour de toi. Tu sais, ça peut mal se finir, Edie. Ouvre les yeux, cesse de rêvasser ! »

Pour elle, ce n'était pas bien compliqué : difficile d'imaginer esprit plus concret et lucide que le sien. Pour une gamine qui n'avait cessé de chercher refuge dans ses propres pensées, du plus loin qu'elle s'en souvînt, c'était une autre histoire. « Et si... ? » Bien sûr, je n'ai jamais « cessé de rêvasser » ; simplement, j'ai mis au point des techniques subtiles pour que les gens ne s'en rendent pas compte. Reste que ma mère n'avait pas complètement tort. Perdue dans mes pensées, imaginant, minute après minute, les tristes journées de ma vie sans Jamie, je ne m'attendais absolument pas au cours qu'ont soudain pris les événements.

Fin mai, au bureau, nous avons reçu un appel d'un individu qui se prétendait chasseur de fantômes et qui voulait publier le récit de ses rencontres surnaturelles à Romney Marsh. Quand un client potentiel prend contact avec nous, nous mettons tout en œuvre pour lui faire plaisir, raison pour laquelle je me suis retrouvée au volant du vieux break Peugeot de Herbert sur la route du Kent, pour un rendez-vous que j'espérais fructueux. Je conduis rarement, et j'ai horreur du monde sur l'autoroute. Je suis donc partie dès l'aube, ce qui, dans mon idée, devait me permettre de sortir de la capitale sans trop de casse.

À neuf heures, j'étais à pied d'œuvre. Tout s'est passé comme prévu, le client a été dûment cajolé et les contrats ont été signés. À midi, j'étais de nouveau sur la route. La circulation s'était entre-temps faite beaucoup plus dense ; la vieille voiture de Herbert, qui avait du mal à dépasser les 80 km/h sans perdre les trois quarts de ses boulons, n'était plus à la hauteur. Je me suis installée sur la voie réservée aux véhicules lents, ce qui n'a pas empêché les coups de klaxon et les hochements de tête excédés. De quoi vous miner le moral : tout cela, c'était de la faute de cette pauvre guimbarde. Je n'avais guère le choix. J'ai quitté l'autoroute à Ashford. Je me sentais mieux sur les petites routes. J'ai un sens de l'orientation passablement déficient, mais avec quelques arrêts sur les bas-côtés pour consulter l'atlas routier que Herbert gardait toujours dans la boîte à gants, tout aurait dû bien se passer.

Du moins le croyais-je. Au bout d'une demi-heure, il a bien fallu se rendre à l'évidence. Je m'étais complètement perdue. En cause : l'âge canonique de l'atlas routier. Et le ravissant paysage de la campagne du Kent en mai, les champs envahis par les primevères, les fleurs sauvages dans les fossés de chaque côté de la route. J'avais dû rater le bon croisement. Je roulais à présent sur un chemin étroit, sur lequel se penchaient gracieusement de grands arbres, sans même savoir dans quelle direction j'allais. Nord, sud, est, ouest ? Aucune idée.

Ce qui ne m'inquiétait pas vraiment. Ou pas encore. Tôt ou tard, j'en étais certaine, j'allais croiser une autre voie, un village, un monument quelconque, ou même une petite boutique de bord

de route où quelqu'un pourrait me renseigner, et qui sait, tracer un grand X rouge sur ma carte.

« C'est là que vous êtes, mademoiselle. »

J'avais l'après-midi à moi ; toute route, aussi solitaire qu'elle soit, a une fin. À moi de veiller aux moindres signaux... ce que je n'ai pas manqué de faire.

C'est ainsi que je l'ai vu surgir tout blanc d'un monticule recouvert d'une vigne vierge vorace : un poteau indicateur à l'ancienne, noms gravés dans des panneaux de bois en forme de flèche, pointant vers les villages environnants. Sur l'un de ces panneaux, j'ai déchiffré ceci : *Milderhurst, 4,5 km.*

Je me suis arrêtée près du poteau et j'ai relu soigneusement ces deux mots. Mes cheveux s'étaient hérissés sur ma nuque. J'ai été submergée par une curieuse sensation. Ce souvenir indistinct que j'avais traqué après que maman avait reçu sa lettre perdue s'est rappelé à ma mémoire. Je suis descendue de voiture, comme dans un rêve, et j'ai suivi la direction qu'indiquait le panneau. J'avais l'impression de me voir de l'extérieur, comme si, au fond de moi-même, je savais ce que j'allais trouver. Ce qui était peut-être le cas.

Car elles étaient bien là, à quelques centaines de mètres du croisement, à l'endroit même où je savais les trouver. Émergeant des ronces, jadis grandioses, à présent penchées sous le poids des années ou d'un fardeau plus lourd encore, les grilles du château se sont matérialisées. Sur le linteau du petit portail de pierre pendait une vieille pancarte rouillée : « *Milderhurst Castle* ».

Mon cœur s'est mis à battre plus vite, à me rompre les côtes, et j'ai traversé la route. J'ai

posé les mains sur les barreaux, j'ai senti sous mes paumes le contact froid et rugueux du métal rouillé ; lentement, j'ai appuyé mon visage, mon front, contre le fer noirci. Des yeux, j'ai suivi l'allée de gravier, la courbe qu'elle traçait au flanc de la colline, jusqu'au pont, jusqu'à l'épais bosquet où elle disparaissait.

Mélancolique paysage, empreint de beauté et d'abandon. Mais ce n'était pas cela qui m'ôtait le souffle, non, c'était la certitude impérieuse, absolue, de l'avoir déjà eu sous les yeux. Ces grilles rouillées, ces ronces, ces oiseaux qui voletaient sous les branches frémissantes comme autant de fragments d'un ciel nocturne, je les avais déjà contemplés.

Autour de moi, le décor printanier s'est ordonné en un curieux scintillement ; il m'a semblé pénétrer dans la texture même du rêve, comme si je réintégrais un espace, un moment dans le temps occupé, il y a bien longtemps, par un moi depuis oublié. Mes doigts se sont resserrés sur les barreaux ; au plus profond de mon être, je me suis souvenue de ce geste. Ce n'était pas la première fois. La chair de mes paumes avait gardé la mémoire de ces tiges de métal. Elle m'est revenue enfin dans toute sa lumière. Un jour de grand soleil, une brise tiède qui faisait danser les plis de ma robe, ma plus belle robe. Et dans un coin de mon champ visuel, l'ombre immense de ma mère.

J'ai tourné la tête pour mieux la voir. Elle avait les yeux fixés sur le lointain, sur la silhouette sombre du château. J'avais soif, j'avais chaud : j'aurais tant voulu aller me baigner dans le lac que je voyais étinceler, au-delà des grilles, et folâtrer avec les canards, les poules d'eau, les libellules qui

se faufilaient de leur vol saccadé entre les roseaux. Le souvenir s'est fait plus précis.

« Maman... »

Elle n'avait pas répondu.

« Maman ? »

Elle avait tourné la tête vers moi et, pendant un millième de seconde, ses traits étaient restés figés, comme si elle ne me reconnaissait plus. Saisis dans une expression que je ne pouvais déchiffrer. Elle m'était apparue soudain comme une étrangère, une femme adulte, une inconnue dont le regard recelait d'impénétrables secrets. Aujourd'hui je sais comment décrire ce curieux alliage de sensations – regret, affection, chagrin, nostalgie – mais ce jour-là je n'avais rien su lire sur le visage de ma mère. Elle avait fini par me répondre, ne faisant qu'ajouter à ma confusion.

« C'est idiot, ce que j'ai fait. Je n'aurais jamais dû venir ici. C'est trop tard. »

Je ne me rappelle pas lui avoir répondu quoi que ce soit. Qu'avait-elle voulu dire ? Je n'en avais pas la moindre idée. Sans même attendre que je lui pose la question, elle s'était emparée de ma main et l'avait tirée si fort que mon épaule me faisait mal. Tandis qu'elle me traînait vers notre voiture, garée de l'autre côté de la route, son parfum m'était venu aux narines, plus aigre, mêlé qu'il était à l'air étouffant de cette journée d'été, aux odeurs peu familières de la campagne. Puis elle avait démarré, et nous étions reparties ; et j'observais, silencieuse, un couple de moineaux par la vitre lorsqu'il a retenti... ce gémissement terrible, mi-cri, mi-soupir, qui lui échapperait, des années plus tard, à la lecture du nom de Juniper Blythe sur une lettre perdue.

Une librairie et une ferme

Les grilles du château étaient verrouillées et bien trop hautes pour que je puisse les escalader ; ce qui ne veut pas dire que j'aurais tenté ma chance si elles m'avaient paru moins infranchissables. Je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour les sports, ni pour les défis physiques. Du reste, le retour inattendu du souvenir de ma première visite à Milderhurst m'avait littéralement coupé les jambes. J'avais la curieuse impression de ne plus être tout à fait connectée au monde. Interdite, je suis restée un moment près des grilles puis je suis retournée m'asseoir dans la voiture. Que faire, maintenant ? Je n'avais pas vraiment le choix. J'étais trop bouleversée pour pouvoir reprendre la route de Londres. J'ai redémarré et roulé le plus lentement possible jusqu'au village de Milderhurst.

À première vue, rien ne distinguait le village de tous ceux que j'avais traversés durant la matinée. Ils consistaient tous en une seule rue qui débouchait en général sur une grande place flanquée d'une église. L'école donnait toujours sur ladite rue. Je me suis garée en face de la salle

communale ; il m'a semblé en un éclair revoir les jeunes évacués de Londres en longues files devant la porte, leurs petits visages inquiets et crasseux après l'interminable voyage en train. Et parmi eux l'image spectrale de maman, des années avant qu'elle ne soit maman, des années avant que sa vie n'ait trouvé quelque direction, quelque substance, en rang avec les autres enfants, poussée bien malgré elle vers le grand inconnu.

J'ai erré sans but dans la rue principale, m'efforçant, en vain, de maîtriser les embardées de mon esprit déchaîné. Oui, maman avait éprouvé le besoin de revenir à Milderhurst, et je l'avais accompagnée. Nous étions allées jusqu'aux grilles ; elle avait cédé à l'émotion. Je m'en souvenais très clairement. Ce n'était pas un effet de mon imagination. L'énigme du souvenir perdu avait trouvé sa solution et provoqué dans la foulée une avalanche de questions nouvelles, qui me tournaient dans la tête comme autant de papillons de nuit, attirés par je ne sais quelle lumière. Pourquoi étions-nous venues, pourquoi avait-elle pleuré ? Qu'avait-elle vraiment voulu dire ? Quelle bêtise avait-elle faite, pourquoi était-ce « trop tard » ? Et surtout, pourquoi m'avait-elle menti, en février, lorsqu'elle avait reçu la lettre de Juniper Blythe ? Pourquoi essayer de me faire croire que cela ne signifiait plus rien pour elle ?

Les papillons dansaient, dansaient devant mes yeux avec tant d'insistance que je ne savais même plus où j'allais. J'ai fini par me retrouver nez à nez avec la vitrine d'une librairie. La porte était ouverte. Dans les moments de doute profond, il est normal, je pense, de chercher du réconfort dans les choses familières. Les hautes étagères, les longues rangées de volumes soigneusement

alignés avaient quelque chose d'infiniment rassurant à mes yeux. L'odeur de l'encre et des couvertures, les grains de poussière qui flottaient doucement dans les rayons filtrés du soleil, la caresse de l'air, tiède, immobile, tout cela m'a mis du baume au cœur. Ma respiration, mon pouls se sont apaisés, mes pensées ont replié leurs ailes inquiètes. L'intérieur du magasin était plongé dans la pénombre, ce qui me convenait parfaitement. J'ai passé en revue les rayons et retrouvé tous mes auteurs, comme un professeur compte ses élèves au début du cours. Brontë Charlotte ? Présente. De même que ses deux sœurs. Dickens Charles ? Bien représenté. Shelley ? Une bonne dizaine d'éditions ravissantes. Je n'avais même pas besoin de les extraire de leur rangée. Il me suffisait de les savoir là. Reconnaisante, je les ai caressés du bout des doigts.

J'ai traîné entre les étagères, remarqué des noms, des titres, remis en place des livres qui s'étaient égarés ; au fond du magasin, il y avait un espace ouvert et dans cet espace, une table sur laquelle était posée une pancarte mentionnant : « Ouvrages d'intérêt local ». Ce qui désignait une accumulation de recueils de contes et nouvelles, de beaux livres et d'ouvrages divers par des auteurs de la région. *Histoires mystérieuses et criminelles*, *Les Aventures des contrebandiers d'Hawkhurst*, *Une histoire de la culture du houblon*. Au beau milieu de tous ces titres trônait, sur un chevalet de bois, un livre que je connaissais bien : *La Véridique Histoire de l'Homme de boue*.

— Oh !

Je l'ai pris dans mes bras et bercé comme un enfant.

— Vous aimez ce bouquin ?

La libraire avait surgi de nulle part. Elle tenait à la main un chiffon à poussière qu'elle était en train de plier.

— Ah oui, passionnément, répondis-je, la voix empreinte d'une quasi-révérance. Mais qui ne l'aime pas ?

Ma rencontre avec *La Véridique Histoire de l'Homme de boue* avait eu lieu l'année de mes dix ans. Malade, j'étais confinée à la maison. C'était l'une de ces affections de l'enfance qui vous maintiennent en quarantaine pendant des semaines. Sans doute avais-je dû finir par me montrer singulièrement pleurnicharde, si bien que le sourire compatissant de ma mère avait fait place à une grimace stoïque. Un jour, après une expédition, brève mais salvatrice, dans le centre-ville, elle était revenue, une expression de soulagement sur le visage. Et, dans les mains, un livre de bibliothèque à la couverture passablement usée, qu'elle avait posé sur le bord du lit.

« Ça va peut-être te distraire, ça, avait-elle dit, pleine d'espoir. Le livre est destiné à des lecteurs un peu plus âgés, je crois, mais tu es plutôt précoce. Avec quelques efforts, je suis certaine que tu y arriveras. Il est plus long que ce que tu as l'habitude de lire, et il te faudra persévérer. »

Je lui ai sans doute répondu par une pathétique quinte de toux, bien peu consciente du fait que ce livre extraordinaire allait me permettre de franchir un seuil sans aucun espoir de retour, et que j'avais dans les mains un objet dont l'apparence piteuse ne trahissait rien de son incroyable pouvoir. Les vrais lecteurs peuvent tous vous dire quel livre, quel moment leur a fait franchir ces portes. Ce moment, je l'ai vécu après que maman

m'a offert ce volume aux pages maintes fois tournées. Ce jour-là, au fond de mon lit, je n'en avais pas encore la moindre idée – et pour cause. Après ma longue et lente plongée dans le monde de l'Homme de boue, jamais plus la réalité n'a été en mesure de reprendre le dessus sur la fiction, dans mon esprit du moins. Longtemps, j'ai voué à Mlle Perry, la bibliothécaire, une reconnaissance éternelle. Lorsque, de derrière son comptoir, elle avait tendu le livre à ma mère épuisée en la pressant de me le faire lire, elle avait dû se tromper sur mon âge, ou me confondre avec une élève plus avancée. À moins qu'elle n'ait su, dans un accès de lucidité, pénétrer au plus profond de mon âme et percevoir le manque qui ne demandait qu'à être comblé. Je dois dire que j'avais un faible pour cette dernière hypothèse. Après tout, c'est la vocation immuable du bibliothécaire que de faire rencontrer les grands livres à leurs vrais lecteurs.

J'avais soulevé la couverture jaunie et dès le premier chapitre, celui qui décrit l'éveil de l'Homme de boue au plus profond des douves enténébrées, le moment terrible où son cœur se remet à battre, j'avais été ensorcelée. Mes nerfs vibraient, le sang flambait sous la peau de mon visage, mes doigts impatients tremblaient au coin des pages, que d'innombrables jeunes voyageurs avaient tournées avant moi, jusqu'à les rendre presque friables. Sans quitter un instant le canapé de la salle à manger, recouvert de mouchoirs en papier, j'avais visité, bien loin des faubourgs, de vastes et terribles contrées. *La Véridique Histoire de l'Homme de boue* m'avait retenue prisonnière des jours durant. Ma mère avait retrouvé le sourire ; j'avais

repris visage humain, et dans ce voyage immobile mon identité future s'était forgée.

Mon regard s'est posé sur la pancarte. « Ouvrages d'intérêt local ». La libraire, qui n'avait pas quitté les lieux, me regardait avec un sourire radieux.

— Raymond Blythe est un de vos auteurs locaux ?

— Mais oui, et non des moindres !

D'un geste de la main, elle s'est lissé les cheveux derrière les oreilles.

— Il a vécu à Milderhurst Castle. C'est là qu'il a écrit et qu'il est mort. C'est ce beau domaine que vous avez peut-être vu, à l'écart du village.

Sa voix a pris un ton désolé.

— Beau, il l'était en tout cas autrefois.

Raymond Blythe. Milderhurst Castle. Mon cœur s'est remis à battre la chamade.

— Est-il possible qu'il ait eu une fille ?

— Il en a eu trois, pour être précise.

— Et l'une d'entre elles se nomme Juniper ?

— Tout à fait, c'est la plus jeune des trois.

J'ai repensé à maman, au récit de son évacuation, à la jeune fille de dix-sept ans qui, disait-elle, avait fait vibrer l'air en entrant dans la salle communale. La jeune fille qui l'avait arrachée au petit groupe des évacués, et qui lui avait, en 1941, écrit une lettre. La lettre ressurgie du passé qui avait fait pleurer maman. Prise de vertige, j'ai eu soudain besoin de m'adosser à quelque chose de solide.

— Elles sont encore vivantes, toutes les trois, a poursuivi la libraire. Elles vivent là-haut. Ma mère dit tout le temps que c'est l'eau du château

qui leur est bénéfique. Elles sont en pleine forme. Excepté votre pauvre Juniper, malheureusement.

— Juniper ? De quoi souffre-t-elle ?

— Démence sénile. Apparemment, c'est dans le sang. Triste histoire que la sienne, vous savez. On dit qu'elle était très belle autrefois – une femme intelligente, de surcroît, un écrivain très prometteur. Son fiancé a rompu avec elle, pendant la guerre ; elle a changé du tout au tout. Quelque chose s'est cassé... elle n'a jamais cessé d'attendre son retour. En vain, hélas.

J'allais lui demander où le fiancé était passé, mais elle était partie sur sa lancée.

— Dieu merci, ses deux sœurs ont pu prendre soin d'elle. Oh, ces deux-là, ce sont des femmes comme on n'en fait plus. Elles étaient très impliquées dans les associations d'entraide à cette époque. Croyez-moi, sans ses sœurs, Juniper aurait été internée sans autre forme de procès.

La libraire s'est retournée pour vérifier que nous étions seules et s'est penchée vers moi.

— Je me souviens que, lorsque j'étais enfant, Juniper errait sans cesse dans le village et dans les champs alentour. Elle n'a jamais importuné qui que ce soit, jamais ; elle traînait, tout simplement, hagarde, sans but. Les enfants du village la trouvaient effrayante. Il faut dire que les gosses adorent se faire peur. Vous n'êtes pas de mon avis ?

J'ai eu un vigoureux hochement de tête.

— Elle n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Elle ne s'est jamais attiré d'ennuis dont ses sœurs n'auraient pu la tirer. D'ailleurs, tout village digne de ce nom a son... son original.

Un sourire timide a tremblé sur ses lèvres.

— Il faut bien quelqu'un pour tenir compagnie aux fantômes. Tenez, si vous voulez en savoir plus, vous devriez vous procurer cet ouvrage.

Elle m'a montré un volume intitulé *Milderhurst au temps de Raymond Blythe*.

— Je vous l'achète, en effet, ai-je dit en sortant un billet de dix livres. Plus un exemplaire de *L'Homme de boue*, s'il vous plaît.

J'étais sur le point de sortir de la librairie, mon sac en papier kraft sous le bras, lorsque la femme m'a hélée.

— Si le château vous intéresse vraiment, vous pourriez peut-être essayer la visite.

— La visite du château ?

J'ai plongé le regard dans les entrailles de la librairie.

— Allez trouver Mme Bird. Elle tient le Home Farm Bed & Breakfast, sur la route de Tenterden.

La route de Tenterden était celle que j'avais prise pour arriver au village. Je l'ai remontée sur quelques kilomètres, jusqu'à la ferme de Mme Bird, une maison de pierre au toit d'ardoise perdue dans des jardins luxuriants parmi lesquels on distinguait à peine les autres bâtiments. Deux chiens-couchés ornaient le toit ; une gracieuse bande de colombes blanches voletait autour de la coiffe d'une haute cheminée de brique. Les fenêtres aux carreaux cerclés de plomb étaient ouvertes, laissant passer dans la maison la lumière et la chaleur de ce beau jour de mai ; les vitres minuscules scintillaient, aveuglés, dans le soleil de l'après-midi.

Je me suis garée sous un immense frêne dont les branches retombantes enserraient le bord de

la maison dans leur ombre. J'ai traversé la cour ensoleillée où abondaient le jasmin, les delphiniums, les campanules, envahissant jusqu'à l'allée de brique. Deux oies blanches, qui se promenaient en se dandinant, n'ont pas même daigné remarquer mon intrusion. En franchissant le seuil de la maison, je suis passée du grand jour à un vestibule plongé dans la pénombre. Les murs étaient ornés de photographies en noir et blanc du château et de ses dépendances, toutes extraites, à en croire leurs légendes, d'un numéro de *Country Life* qui datait de 1910. Au fond de la pièce, derrière un comptoir sur lequel trônait une petite pancarte dorée indiquant fièrement « Réception », se tenait une petite femme dodue, vêtue d'un tailleur en lin bleu marine. Elle s'attendait visiblement à ma venue.

— Ah, mais vous devez être notre jeune voyageuse de Londres.

Derrière d'épaisses lunettes rondes en écaille de tortue, ses yeux ont eu un clignement comique.

— Ne soyez pas surprise, a-t-elle poursuivi avec un large sourire. Alice, la libraire du village, vient de m'appeler pour me dire que vous passeriez peut-être me voir. On ne peut pas dire que vous ayez traîné en route ! Bird pensait que vous en auriez pour une bonne heure.

J'ai levé les yeux vers le canari jaune qui se balançait dans sa cage au-dessus du comptoir.

— Il était prêt à passer à table, mais je lui ai dit que vous arriveriez juste au moment où je retournerais la pancarte.

Elle s'est mise à rire – un curieux rire de gorge, qui tenait du gloussement enroué. À première vue, je lui avais donné une petite soixantaine d'années, mais ce rire dénotait une femme plus jeune, et sans doute moins innocente qu'elle n'en avait l'air.

— Alice m'a dit que vous aviez envie de visiter le château.

— Elle ne s'est pas trompée. J'aurais bien aimé pouvoir y faire un tour. D'où ma visite. Je dois signer quelque chose ?

— Bonté divine, non, c'est inutile. Rien d'officiel là-dedans, vous savez. C'est moi qui organise les visites.

Son abondante poitrine s'est fièrement soulevée sous la veste de lin, pour s'affaisser aussitôt.

— Du moins c'était le cas.

— Vous en parlez au passé ?

— Ma foi, oui. C'était une tâche bien agréable, croyez-moi. Autrefois, les demoiselles Blythe s'en chargeaient elles-mêmes, bien sûr. Elles s'y étaient mises dans les années 1950. Il leur fallait trouver des fonds pour l'entretien du château, et elles voulaient échapper aux griffes des Monuments historiques. Mlle Percy ne voulait pas entendre parler de ces gens-là. Malheureusement, c'est beaucoup de travail. Nous avons tous nos limites, hélas, et quand Mlle Percy a compris qu'elle avait atteint les siennes, j'ai pris la relève, sans rechigner, je peux vous le dire ! À une époque, je n'avais pas moins de cinq visites par semaine. Ce qui n'est plus vraiment le cas de nos jours. C'est comme si le monde avait oublié notre pauvre vieux château.

Elle m'a jeté un regard interrogateur, attendant peut-être que je lui explique les caprices de l'esprit humain.

— À dire vrai, j'adorerais pouvoir visiter l'intérieur du château, lui ai-je répondu avec un grand sourire, la voix frémissant d'espoir – ou était-ce de résignation ?

Mme Bird a cligné des yeux.

— Je comprends bien, ma chère. Et j'aimerais tant pouvoir vous faire découvrir notre beau château. Simplement, je crains que ce ne soit impossible. On ne visite plus.

Ma déception était si vive et si inopinée qu'elle m'a un instant ôté l'usage de la parole.

— Oh, ai-je finalement bégayé. Oh, mon Dieu.

— J'en suis sincèrement navrée, sachez-le, mais Mlle Percy a pris sa décision une bonne fois pour toutes. Elle n'a plus aucune envie de montrer sa maison à des touristes incultes pour qu'ils s'y débarrassent de leurs papiers gras. C'est ce qu'elle dit, en tout cas. Alice aurait dû vous prévenir.

Elle a haussé ses épaules potelées avec une expression désabusée ; un silence embarrassé a suivi.

J'ai bien essayé d'opter pour une résignation polie, mais alors que la possibilité de franchir le seuil de Milderhurst Castle paraissait de plus en plus lointaine, j'ai compris une chose. Cette visite était devenue une obsession. J'aurais tout donné, ou presque, pour que Mlle Percy change d'avis.

— C'est que... vous savez, j'adore Raymond Blythe, me suis-je entendue dire comme dans un rêve. Si, enfant, je n'avais pas lu *L'Homme de boue*, jamais je ne serais devenue ce que je suis maintenant... Je travaille dans l'édition, vous savez ? Est-ce vraiment sans espoir ? Je veux dire, est-il possible d'intervenir en ma faveur ? Oh, si vous pouviez dire à Mlle Blythe que je ne suis pas une touriste comme les autres, que je sais me tenir ?

— Voyons...

Mme Bird a froncé les sourcils derrière ses épaisses lunettes.

— Le château est une vraie splendeur. Je connais peu de gens qui soient aussi fiers de leur

demeure que Mlle Percy de son nid d'aigle. Vous m'avez bien dit que vous travaillez dans l'édition ?

J'avais, sans le savoir, touché une corde sensible. Mme Bird appartient à cette génération pour laquelle le monde des livres revêt encore une saveur romanesque. Elle n'a fort heureusement jamais visité mon minuscule bureau envahi par les dossiers et la paperasse. J'ai sauté sur l'occasion comme un naufragé sur sa bouée.

— Oui, Billing & Brown Book Publishing, à Notting Hill.

Par bonheur, je me suis alors souvenue des cartes de visite que Herbert m'avait solennellement remises lors de notre petite fête de promotion. Je ne m'en sers presque jamais dans ma vie professionnelle, mais elles font des marque-pages très bienvenus. J'en ai promptement extrait une du *Jane Eyre* que je garde toujours dans mon sac, en cas de besoin – attentes prolongées, trajets en métro. Je l'ai tendue à Mme Bird comme je l'aurais fait d'un billet de loterie gagnant.

— Vice-présidente, a déchiffré Mme Bird, qui m'a ensuite dévisagée par-dessus ses lunettes. Oui, bien sûr.

Son expression avait changé, et ce n'était pas un effet de mon imagination. Plus déférente, plus pensive. Elle a passé le pouce sur la tranche de la carte, elle a pincé les lèvres puis hoché la tête avec une expression résolue.

— Très bien. Vous voulez bien patienter un moment ? Je vais appeler ces chères vieilles demoiselles. Je me fais fort de les convaincre de vous organiser une visite cette après-midi.

Tandis que Mme Bird complotait à voix basse, la bouche collée à un antique combiné téléphonique, je me suis installée dans un fauteuil recouvert d'indienne pour jeter un coup d'œil à mes acquisitions littéraires. J'ai passé la main sur la couverture toute neuve de *L'Homme de boue* et, presque tendrement, j'ai retourné le volume. Je n'avais pas menti à Mme Bird. Ma rencontre avec le court roman de Raymond Blythe avait été absolument déterminante. Le simple fait de tenir ce livre entre mes mains suffisait à me donner le sentiment impérieux, rassérénant, de savoir exactement qui j'étais.

Les éditeurs n'avaient pas changé l'illustration de couverture depuis la lointaine époque où ma mère avait emprunté le livre à la bibliothèque de West Barnes. Je me suis juré d'acheter une enveloppe matelassée pour leur renvoyer cet exemplaire tout neuf aussitôt rentrée à Londres. Histoire de rembourser une dette vieille de vingt ans...

Car le jour où, guérie, j'ai dû rendre *L'Homme de boue* à la bibliothèque, le livre avait disparu. Maman a eu beau chercher, j'ai eu beau protester de mon innocence, rien n'y a fait. La maison retournée de fond en comble, jusqu'au bric-à-brac qui s'était accumulé sous mon lit, il a bien fallu que j'aïlle, la tête basse, confesser ma négligence. Ma mère, qui m'avait traînée à la bibliothèque, a eu droit à l'un des fameux regards de Gorgone de Mlle Perry, ce qui a manqué la faire mourir de honte. Quant à moi, ivre du bonheur secret de la possession, je n'ai pas eu un seul remords. C'est la première et la dernière fois que j'ai volé quelque chose. Je n'avais pas le choix : *L'Homme de boue* et moi, nous ne faisions plus qu'un.

Mme Bird a raccroché avec un petit claquement sec et j'ai sursauté. À voir l'expression crispée de son visage, j'ai compris que les nouvelles n'étaient pas bonnes. J'ai sautillé jusqu'au comptoir, le pied gauche encore tout engourdi.

— Malheureusement, il se trouve qu'une des demoiselles Blythe est malade. La plus jeune, en fait. Elle a eu un malaise ; ses sœurs ont appelé le médecin.

J'ai fait de mon mieux pour dissimuler ma déception. Je ne voulais pas faire étalage de mon impatience alors que cette malheureuse vieille dame souffrait.

— Oh, mon Dieu. J'espère que ce n'est pas trop grave ?

Mme Bird a chassé mon inquiétude d'un revers de la main, tel un insecte aussi inoffensif qu'inopportun.

— Rassurez-vous. Ce n'est pas la première fois. Elle a ce genre de crises depuis son enfance.

— Des crises ?

— Des absences, comme on disait autrefois. Des trous de mémoire, en un sens, des moments pendant lesquels elle ne se souvient de rien. En général, ils surviennent lorsqu'elle est dans un état de grande excitation. C'est en rapport avec son rythme cardiaque – trop rapide ou trop lent, je ne pourrais pas vous dire. Le résultat est qu'elle a un passage à vide ; et lorsqu'elle émerge, elle n'a plus aucun souvenir de ce qui a pu lui arriver pendant ce temps-là.

Ses lèvres se sont pincées d'une façon singulière, retenant, peut-être, des précisions qu'elle jugeait préférable de ne pas me communiquer.

— De ce fait, ses deux sœurs n'ont guère de temps à vous consacrer aujourd'hui. Ce dont elles

sont désolées, m'ont-elles dit. « La maison a besoin de ses visiteurs. » Leur réaction m'étonne un peu, pour ne rien vous cacher. Ah, ce sont de drôles de vieilles dames, ces deux-là. D'ordinaire, elles ne tiennent pas vraiment aux visites. Ah, c'est qu'au bout d'un moment on doit se sentir seul dans cette immense maison... L'un dans l'autre, elles vous proposent de passer demain, en fin de matinée. Cela vous conviendrait-il ?

Ma gorge s'est nouée. Je n'avais pas prévu de rester à Milderhurst, mais la seule pensée de repartir sans avoir vu l'intérieur du château me plongeait dans un abîme de désespoir.

— Une de mes chambres s'est libérée, si le cœur vous en dit, a ajouté Mme Bird. Le dîner est compris dans le tarif.

J'avais quelques dossiers à boucler avant la fin de la semaine, Herbert devait récupérer la voiture pour un rendez-vous à Windsor le lendemain après-midi, et je ne suis pas du genre à passer une nuit loin de chez moi sur un coup de tête.

— Parfait, ai-je répondu à Mme Bird. C'est une excellente idée.

Un homme et son château

Mme Bird a rempli une petite fiche à l'aide des informations mentionnées sur ma carte de visite, et j'en ai profité pour aller faire un tour dans le jardin après avoir marmonné quelques remerciements polis. À l'arrière de la maison principale s'ouvrait, entre les murs des bâtiments de la ferme – l'étable, le pigeonnier, et une curieuse petite construction coiffée d'un toit conique, dont je devais apprendre qu'il s'agissait d'un séchoir à houblon –, une petite cour. Au centre, une mare profonde, sur la surface scintillante et tiède de laquelle les deux oies flottaient, grasses et royales, dans des entrelacs de vaguelettes qui venaient mourir sur le rebord de galets. Un paon inspectait, circonspect, la pelouse impeccablement tenue qui séparait la cour d'une vaste étendue envahie par les fleurs des champs. Baigné dans la lumière du soleil de mai, le jardin, dans le cadre obscur que formait le chambranle, ressemblait à la vieille photographie d'un lointain jour de printemps, jailli du passé.

— Une vraie splendeur, a murmuré Mme Bird dans mon dos.

J'ai sursauté. Je ne l'avais pas entendue approcher.

— Avez-vous déjà entendu parler d'Oliver Sykes ?

J'ai secoué la tête. Elle a souri, trop heureuse de pouvoir m'apprendre quelque chose.

— C'était un architecte, assez connu à son époque. Un excentrique. Il habitait dans le Sussex, à Pembroke Farm. Au tout début du xx^e siècle, il a effectué quelques travaux dans le château. C'était après le premier mariage de Raymond Blythe ; lui et sa jeune femme venaient juste de rentrer de Londres. Une des dernières commandes de Sykes avant sa disparition – il s'est embarqué dans une version très personnelle du Voyage sur le continent. Sykes a fait creuser un bassin circulaire près du château – le nôtre en est une version réduite – et il a transformé les douves en une immense piscine en anneau pour Mme Blythe. Une réalisation tout à fait remarquable. La première Mme Blythe était une excellente nageuse, une femme très sportive. À cette époque, ils mettaient...

Elle a plissé le front.

— ... un produit chimique... Voyons, comment appelle-t-on cette substance, déjà ? Bird ?

— Sulfate de cuivre, a répondu une voix masculine, venue de nulle part.

J'ai levé les yeux vers la cage du canari, lequel fouillait la paille à la recherche de quelques graines, puis j'ai examiné les photographies sur le mur.

— Exactement. Sulfate de cuivre. Ils mettaient du sulfate de cuivre dans les eaux des douves pour qu'elles restent toujours bleu azur.

Elle a soupiré.

— Ah, ça ne date pas d'hier. Malheureusement, les douves ont été comblées il y a des années, et le grand bassin rond a été livré aux animaux

sauvages. L'eau est stagnante, sale ; toutes les oies du domaine y font leurs besoins.

Mme Bird m'a tendu une lourde clef de bronze ; je l'ai serrée dans ma main et elle m'a gentiment tapoté les doigts.

— Demain, nous irons au château. Il devrait faire beau, d'après les prévisions météo, et du deuxième pont la vue est formidable. Dix heures demain matin, cela vous convient ?

— Chérie, tu as rendez-vous avec le pasteur demain matin. Souviens-toi.

De nouveau cette voix sans corps, à la sonorité mate et tranquille. Cette fois-ci, j'ai réussi à en déterminer l'origine. Elle émanait d'une petite porte, juste derrière le comptoir.

Mme Bird a eu une moue songeuse. Puis elle a longuement médité cette énigmatique considération.

— Bird n'a pas tort, a-t-elle concédé en dodelonnant du chef. Diable, c'est ennuyeux.

Puis le sourire lui est revenu.

— Ma chère, ce n'est pas grave. Je vais vous laisser des instructions détaillées, vaquer à mes affaires au village et vous retrouver dès que je le pourrai au château. La visite ne devrait pas durer plus d'une heure. Je préfère ne pas rester plus longtemps. Les demoiselles Blythe sont très âgées, vous savez.

— Une heure, c'est parfait.

Libérée à onze heures, j'aurais le temps d'être à Londres en début d'après-midi.

Ma chambre n'était pas bien grande : un lit à baldaquin occupait presque tout l'espace, si bien que le reste du mobilier consistait en un petit

bureau coincé sous la fenêtre. Mais quelle vue splendide ! La pièce, située à l'arrière de la maison, donnait sur la prairie dont j'avais eu un aperçu au rez-de-chaussée. Du premier étage, on voyait mieux la colline qui s'élevait vers le château, dont j'ai pu distinguer, au-dessus de la cime des arbres, l'une des flèches hardies.

On avait disposé sur le bureau une couverture de pique-nique à carreaux, soigneusement pliée, et quelques fruits dans une coupelle, en guise de bienvenue. L'après-midi était plus que clémente, le jardin magnifique : j'ai pris la couverture sous le bras ; une banane dans une main, mon acquisition de la matinée, *Milderhurst au temps de Raymond Blythe*, dans l'autre, j'ai filé au jardin.

Je ne me suis pas arrêtée dans la cour. Pourtant, l'air y était lourd du parfum sucré des jasmins, dont les fleurs blanches tombaient en cascade d'une alcôve de bois, au bord de la pelouse. D'énormes poissons rouges nageaient lentement juste sous la surface du petit lac, leurs corps grassouilleux scintillant dans les rayons dansants du soleil. Au bout de la prairie, un délicieux bosquet me faisait signe. Je me suis frayé un chemin au milieu des hautes herbes et des boutons-d'or. L'air était merveilleusement sec et tiède ; parvenue sous les arbres, j'ai senti la transpiration perler à mon front.

J'ai étalé la couverture sur l'herbe tachetée de soleil et je me suis débarrassée de mes chaussures. Plus loin dans les bois, un ruisseau murmurait son éternelle chanson aux galets de son lit ; des papillons se laissaient porter par la brise. La couverture avait une bonne odeur de lessive et de feuilles foulées aux pieds. Je m'y suis assise ; les herbes folles de la prairie ont dressé devant le monde un rideau presque impénétrable.

J'ai posé le livre sur mes genoux levés en guise de lutrin et passé la main sur la couverture. Y était reproduite une cascade de photos en noir et blanc, éparpillées à des angles divers sur un fond sombre. Fillettes au beau visage, en robes d'autrefois ; pique-niques d'antan au bord d'un étang scintillant ; nageurs prenant la pose au bord des douves – tous avaient le regard sérieux et rêveur de ceux pour lesquels la capture de la lumière dans un appareil relève encore de la magie.

J'ai ouvert le livre.

Chapitre 1

Un enfant du Kent

Certains prétendent que l'Homme de boue n'est jamais venu au jour, mais qu'il a toujours été, de même que le vent, les arbres et la terre ; ils se trompent, ceux qui disent cela. Les choses vivantes ont toutes un commencement, les choses vivantes ont toutes une demeure ; de même en allait-il pour l'Homme de boue.

Pour certains écrivains, l'exercice de la fiction offre l'occasion de dresser les cartes de massifs inconnus, de décrire dans le moindre détail des royaumes improbables. Tel n'est pas le cas de Raymond Blythe. Comme quelques-uns de ses contemporains, ce natif du Kent sut puiser dans sa région natale une inspiration constante, aussi fertile que profonde, dont on retrouve la trace tant dans son œuvre que dans sa biographie. La lecture des lettres et des articles qu'il a laissés au cours des soixante-quinze années de sa vie le fait encore mieux comprendre : Raymond Blythe était, sans équivoque, un homme de terroir auquel le pays que les siens habitaient et cultivaient depuis des siècles put toujours offrir le repos, le refuge et la foi. Un enracinement qui lui permit de trouver dans sa maison natale, Milderhurst Castle, la matière même de son célèbre conte fantastique

pour la jeunesse, *La Véridique Histoire de l'Homme de boue*. Une transmutation pas si fréquente dans l'histoire de la littérature, et un juste retour des choses. Ce château fièrement perché sur sa verdoyante colline des plateaux du Kent, ces champs fertiles, ces forêts sombres et bruisantes, ces jardins merveilleux que Milderhurst Castle domine encore de ses vénérables murailles : ils ont, chacun à leur manière, contribué au talent et au destin peu ordinaires de Raymond Blythe.

C'est par le jour le plus chaud de l'été 1866 que Raymond Blythe naquit, dans l'une des chambres du premier étage de Milderhurst Castle. Ses parents, Emily et Robert Blythe, lui donnèrent le prénom de son grand-père paternel, auquel on doit la fortune des Blythe, glanée dans les mines d'or du Canada. Raymond était l'aîné de quatre garçons, dont le benjamin, Timothy, perdit la vie lors d'un violent orage en 1876. Emily Blythe, poétesse de talent, ne se remit jamais de la mort de son fils. Elle sombra dans une terrible dépression dont rien ne put la tirer et se donna la mort en sautant de la tour de Milderhurst, abandonnant à leur sort son époux et ses trois jeunes enfants.

Le passage était illustré par le portrait d'une belle femme aux cheveux bruns relevés en un chignon compliqué. Penchée à l'une des fenêtres du château, elle contemplait quatre petits garçons sagement alignés, du plus grand au plus petit. Le cliché, daté de 1875, avait l'aspect laiteux des vieilles photographies d'amateur. Le petit Timothy n'avait sans doute pas pu s'empêcher de bouger pendant la pose ; de son visage indistinct on ne voyait qu'un vague sourire. Pauvre gosse, bien loin de se douter qu'il n'avait plus que quelques mois à vivre.

J'ai parcouru plus rapidement les paragraphes suivants. Le père à la réserve toute victorienne, le départ pour Eton, les études à Oxford, l'entrée dans l'âge adulte.

Son diplôme en poche, Raymond Blythe s'installa à Londres en 1887 et fit ses premières armes d'auteur dans les colonnes du magazine *Punch*. Avant la fin du siècle, il publia douze pièces de théâtre, deux romans et un recueil de poésie pour enfants. En dépit de cet indéniable succès, sa correspondance trahit un certain malaise : Blythe n'est pas heureux à Londres ; les campagnes fertiles de son enfance lui manquent.

Sans doute cette nostalgie fut-elle quelque peu atténuée par son mariage. En 1895, Raymond Blythe épouse Muriel Palmerston, « la reine des débutantes de l'année », selon la presse de l'époque. Ils s'étaient rencontrés par l'intermédiaire d'un ami commun. Un tournant dans l'existence de l'écrivain, dont les lettres se font beaucoup plus joyeuses. Les jeunes mariés se ressemblent en de nombreux points. Ils apprécient la vie au grand air, les jeux sur les mots, la photographie ; ce couple élégant et bien assorti a fréquemment les honneurs des pages mondaines de la presse londonienne.

À la mort de Robert Blythe, en 1898, Raymond hérite de la propriété familiale. Les Blythe quittent la capitale pour s'installer à Milderhurst. Avec un regret lancinant, que Raymond exprime à plusieurs reprises dans ses lettres : le couple n'a toujours pas d'enfant. Ce bonheur familial leur échappera encore de longues années. En 1905, Muriel Blythe confesse, dans une lettre à sa mère, l'effroi que lui inspire la perspective d'une « union qui ne serait pas bénie par la venue d'un enfant ». On imagine donc sans peine la joie immense – et sans doute le soulagement – que Muriel éprouva quatre mois plus tard en apprenant

à sa mère qu'elle « avait enfin conçu ». L'enfant tant attendu allait venir. Ou plutôt les enfants... Après une grossesse difficile, qui la contraignit à garder le lit pendant de longues semaines, Muriel accoucha en janvier 1906 de jumelles. Les lettres que Raymond Blythe écrivit à cette époque à ses deux frères le démontrent clairement, ce furent les moments les plus heureux de sa vie. Un orgueil paternel dont les albums de photographies de la famille se font abondamment l'écho.

Clichés dont plusieurs étaient reproduits dans l'ouvrage. Les jumelles se ressemblaient énormément, même si l'une était plus menue, plus petite que sa sœur, et si son sourire me semblait plus timide. La dernière photographie de la série montrait un homme d'une quarantaine d'années, la chevelure abondante, le visage empreint de bonté. Assis dans un grand fauteuil, il posait avec ses fillettes emmaillottées de dentelles, une sur chaque genou. Il y avait dans son attitude quelque chose qui exprimait la profondeur de son affection pour les petites. Était-ce la chaleur de son regard, la douce pression de ses mains sur leurs bras ? J'avais rarement vu sur des photographies de cette époque un homme aussi tendrement, aussi simplement absorbé dans son rôle de père. Comment ne pas éprouver une sympathie immédiate pour lui ? J'ai poursuivi ma lecture.

Ce bonheur devait, hélas, être de courte durée. Un soir de l'hiver 1910, Muriel Blythe fut grièvement blessée dans un tragique incendie. Un morceau de charbon incandescent roula de lâtre et mit le feu au tissu de sa robe. Les flammes se propagèrent

immédiatement à l'ensemble de ses vêtements avant qu'on ait pu venir en aide à la malheureuse. L'incendie fut si violent qu'il détruisit la tourelle est du château et l'immense bibliothèque familiale. Les brûlures dont souffrait Mme Blythe étaient trop étendues et trop profondes : elle eut beau recevoir les meilleurs soins des médecins les plus réputés du pays, elle succomba quelques semaines plus tard à ses terribles blessures.

La mort de sa femme fut un choc si rude pour Raymond Blythe qu'il fut incapable de publier le moindre texte dans les années qui suivirent. D'aucuns disent que le chagrin avait tout simplement tari son inspiration. D'autres, qu'il fit murer son bureau et se refusa désormais à tout travail d'écriture. Ce silence prit fin avec le roman auquel il doit sa célébrité, *La Véridique Histoire de l'Homme de boue*, fiévreusement rédigé au cours de l'année 1917. Même si l'œuvre a su séduire nombre de jeunes lecteurs, les exégètes de Blythe y lisent souvent une allégorie de la Grande Guerre, qui vit périr tant de soldats dans les tranchées boueuses de la Somme et du nord-est de la France. Le sort des survivants n'est pas sans ressemblance avec celui de l'Homme de boue que met en scène Blythe : le retour à la mère patrie fut difficile pour ces hommes qui devaient retrouver leurs marques dans des foyers et des familles ébranlés et meurtris. Raymond Blythe, en dépit de son âge, combattit sur le front des Flandres et fut blessé en 1916. Renvoyé en Angleterre, il effectua sa convalescence à Milderhurst. On peut lire dans la perte d'identité dont souffre l'Homme de boue et dans les efforts du narrateur pour retrouver le vrai nom de la créature et reconstituer son histoire un hommage aux anonymes de la Grande Guerre. Le livre se nourrit sans doute aussi des douleurs et des angoisses que l'auteur lui-même dut ressentir à son retour du front.

Cependant, et en dépit des thèses et des articles innombrables que l'œuvre a suscités, *L'Homme de*

boue reste une énigme. Raymond Blythe – c'est de notoriété publique – n'a jamais voulu dévoiler les sources profondes de son inspiration, se contentant d'affirmer qu'il s'agissait d'un « don ». « La muse avait fait son travail », et le roman était sorti d'un seul jet de la plume de l'auteur. Peut-être est-ce la raison pour laquelle *La Véridique Histoire de l'Homme de boue* est l'un des rares romans qui soient parvenus à conserver toute son aura à travers le siècle, jusqu'à acquérir un statut et une influence presque mythiques. Les chercheurs du monde entier continuent à débattre de sa composition et de sa signification ; à ce jour, malgré tout, la question des sources de *La Véridique Histoire de l'Homme de boue* reste l'une des énigmes littéraires les plus impénétrables du xx^e siècle.

Une énigme littéraire ! J'ai répété ces mots à voix basse, fascinée ; un délicieux frisson s'est emparé de moi. Ce que j'avais toujours aimé dans *L'Homme de boue*, c'était l'histoire, et les sensations que me donnaient les mots fiévreusement assemblés par Blythe. Le mystère de sa création ne faisait qu'ajouter à mon plaisir.

L'œuvre de Raymond Blythe avait jusque-là bénéficié d'une réputation assez flatteuse. L'immense succès critique et financier de *La Véridique Histoire de l'Homme de boue* fit quelque peu oublier les publications qui l'avaient précédé. Blythe passa à la postérité comme l'auteur du roman le plus lu en Grande-Bretagne. L'œuvre devait être adaptée à la scène et représentée à Londres dès 1924, mais en dépit de l'engouement du public, Raymond Blythe refusa toujours de donner une suite à *La Véridique Histoire de l'Homme de boue*. Blythe dédia le texte

à ses deux filles jumelles, Persephone et Seraphina, ajoutant cependant les initiales de ses deux femmes, MP et OS, dans les éditions plus tardives de l'ouvrage.

Auteur désormais reconnu et salué, Raymond Blythe avait en effet entamé un nouveau chapitre de sa vie privée. En 1919, il épousa une jeune femme du nom d'Odette Silverman, qu'il avait rencontrée à Bloomsbury, dans les salons de lady Londonderry. D'origine très modeste, Odette Silverman était une harpiste de grand talent, ce qui lui avait ouvert nombre de portes dans le grand monde. Les fiançailles furent de courte durée et cette union provoqua un petit scandale dans les cercles littéraires et mondains. La différence d'âge était considérable : Raymond Blythe avait cinquante-trois ans et Odette dix-huit, soit cinq ans de plus seulement que ses futures belles-filles. La différence de milieu social était tout aussi remarquable, si bien que la rumeur ne tarda pas à courir que l'écrivain avait été proprement ensorcelé par la jeunesse, la beauté et le talent d'Odette. Quoi qu'il en soit, les deux époux furent unis devant Dieu dans la chapelle de Milderhurst Castle, qui n'avait plus été utilisée depuis les funérailles de l'infortunée Muriel Blythe.

En 1922 naquit Juniper, premier fruit de ce mariage heureux. L'enfant avait hérité de la beauté de sa mère, à en croire les nombreuses photographies prises à l'époque. Si Raymond Blythe dans sa correspondance put faire quelques plaisanteries sur le fait qu'il n'avait toujours pas d'héritier mâle, il était visiblement ravi de cette dernière addition au cercle familial. Hélas, une fois de plus, la tragédie reprit le dessus. En décembre 1924, Odette succomba à des complications liées à sa seconde grossesse dans les premiers mois de celle-ci.

Deux photographies de Juniper Blythe illustraient ce paragraphe. La première avait été prise

alors que la fillette ne devait pas avoir beaucoup plus de quatre ans. Elle est assise, ses jambes longues et fines tendues devant elle, les chevilles croisées. Elle est pieds nus et, à en croire son expression, elle a été surprise – ce qui ne lui plaît guère – pendant un moment de contemplation solitaire. Elle fixe l'objectif de ses yeux en amande, un peu trop écartés l'un de l'autre. Avec ses cheveux blonds et vaporeux, son nez retroussé, tavelé de taches de rousseur, ses lèvres closes au pli méfiant, ces yeux lui donnent une curieuse apparence, celle d'une enfant qui a déjà trop vu, trop vécu.

Le second cliché montrait une Juniper presque femme. Les années avaient passé en un éclair, si bien que ces yeux de chat, inchangés, me regardaient maintenant dans un visage adulte, d'une très grande et très insolite beauté. Je me suis alors souvenue de ce que maman m'avait raconté, de la façon dont les femmes s'étaient écartées lorsque Juniper était entrée dans la salle communale, de l'aura qui semblait la suivre partout où elle allait. Jusqu'à nimer cette photographie en noir et blanc... Portrait d'un être à la fois curieux et secret, absent et trop conscient du monde qui l'entourait. Les traits du visage et ce qu'ils exprimaient, dans leurs jeux d'ombre et de lumière, des émotions et des pensées de la jeune fille formaient un tout fascinant. La légende de la photo donnait-elle une date ? Oui, avril 1939. Quelques mois plus tard, ma mère, alors âgée de douze ans, allait croiser le chemin de cette singulière créature.

Après la mort de sa seconde épouse, Raymond Blythe, s'il faut en croire les témoignages de ses

contemporains, trouva refuge dans son bureau. Cependant, hormis quelques courts essais destinés aux colonnes du *Times*, il ne publia plus aucune œuvre d'importance. À l'époque de sa mort, il travaillait sur un projet qu'il laissa inachevé. Ce n'était pas, contrairement à ce que ses nombreux lecteurs espéraient, la suite tant attendue de *L'Homme de boue*, mais un long texte sur la nature non linéaire du temps. Le passé, expliquait-il, revient parfois hanter le présent, une théorie déjà abordée dans son roman.

Ses dernières années furent assombries par une santé déclinante. Physiquement et mentalement affaibli, il était persuadé que son Homme de boue avait fini par lui échapper. Dotée d'une vie indépendante, la créature s'était retournée contre le créateur, le tourmentant sans relâche. Crainte certes singulière, mais que l'on peut comprendre au regard des tragédies familiales qui avaient marqué son existence. Elle était du reste partagée par nombre de visiteurs du château. Bien sûr, il n'est pas de demeure historique qui ne traîne son fardeau d'histoires effroyables, et Milderhurst n'échappe pas à la règle. De surcroît, une œuvre aussi lue et aussi appréciée que *La Véridique Histoire de l'Homme de boue* ne peut que provoquer l'apparition de telles théories, d'autant qu'elle a pour décor ce même Milderhurst Castle.

À la fin des années 1930, Raymond Blythe se convertit au catholicisme et refusa désormais toute visite, hormis celles de son prêtre. Il succomba le 4 avril 1941 à une chute de la tour de Milderhurst. Soixante-cinq ans plus tôt, sa mère avait trouvé la mort de la même façon.

Le chapitre s'achevait sur une photographie de Raymond Blythe, ô combien différente de celle qui m'avait tant émue – le père souriant tenant ses enfants sur ses genoux. Je me suis alors rappelé la

conversation que j'avais eue le matin même avec Alice, dans la librairie du village. N'avait-elle pas fait allusion au fait que la fragilité mentale dont souffrait Juniper Blythe était sans doute héréditaire ? Cet autre Raymond Blythe n'avait plus rien de serein ni de rassurant. Ses traits étaient dévorés par l'angoisse : les yeux méfiants, les lèvres pincées, le menton et les mâchoires figés par la tension. Le portrait datait de 1939 : Raymond Blythe avait alors soixante-treize ans, mais ces rides n'avaient pas été creusées par le seul passage du temps. Plus je le regardais et plus j'en étais convaincue. Les démons de Raymond Blythe n'étaient pas seulement des figures de style sous la plume de sa biographe, comme je l'avais d'abord pensé. Cet homme-là portait le masque effroyable de qui subit, vivant, les tourments de l'enfer.

Alentour le crépuscule lentement s'est installé, emplissant les vallons et les bosquets du parc de Milderhurst, rampant sur les champs et dévorant peu à peu la lumière. Le portrait de Raymond Blythe s'est fondu dans l'obscurité et j'ai refermé le livre. Je n'ai pas bougé, pourtant. Il n'était pas encore temps. Je me suis retournée, j'ai cherché du regard la brèche entre les arbres par laquelle on pouvait voir le château se dresser sur la colline, masse noire se détachant sur un ciel plus noir encore. Un frisson d'excitation m'a parcourue.

— Demain, ai-je murmuré, j'en franchirai le seuil.

Il avait suffi d'une après-midi pour que les habitants du château prennent vie à mes yeux. Ils s'étaient insinués sous ma peau au fur et à mesure de ma lecture ; j'avais désormais l'impression de

les avoir toujours connus. Et si j'avais retrouvé Milderhurst par le plus grand des hasards, ma présence en ces lieux avait quelque chose d'une évidence. Une sensation qui n'était pas nouvelle pour moi – je l'avais déjà éprouvée en me plongeant dans *Jane Eyre* ou dans *Les Hauts de Hurlevent*... Comme si l'histoire que je lisais m'était déjà familière, comme si elle venait confirmer ce que j'avais toujours pensé du monde, comme si elle m'avait patiemment attendue, des années durant, jusqu'à ce que je vienne la faire mienne.

Voyage dans les vestiges d'un jardin

Il me suffit aujourd'hui de fermer les yeux pour voir paraître, sous mes paupières, le ciel étincelant du matin, le soleil de ce début d'été vibrant, plein et rond, sous un filtre bleu clair. Il doit avoir, ce ciel, une place bien particulière dans ma mémoire, car lorsque j'ai revu Milderhurst, le carrousel des saisons avait tracé un arc de cercle ; les jardins, la forêt, les champs avaient tous revêtu le manteau de cuivre et de bronze de l'automne. Mais ce jour-là, ce premier jour... En montant vers le château, la feuille de route de Mme Bird à la main, je me suis laissé ranimer par les douces palpitations d'un désir enfin tiré de son long sommeil. Tout me parlait de retour à la vie : l'air vibrait du chant des oiseaux, auquel les abeilles ajoutaient leur bourdonnement sucré ; le soleil, chaud, si chaud, me tirait vers la colline et jusqu'aux murs du château.

J'ai marché, marché ; alors que je commençais à me demander si je n'étais pas condamnée à errer éternellement dans les sous-bois sans fin, j'ai vu surgir d'entre les troncs d'arbres un portail rouillé, et je me suis retrouvée au bord d'un grand bassin de pierre. Je l'ai immédiatement reconnu : c'était

la piscine dont Mme Bird m'avait parlé, celle qu'Oliver Sykes avait conçue pour la première femme de Raymond Blythe. Parfaitement circulaire, elle faisait environ dix mètres de diamètre. Hormis la taille, le dessin était le même que celui de la pièce d'eau des Bird. Mais la ressemblance s'arrêtait là. Le bassin de la ferme scintillait gaiement dans les rayons du soleil, la pelouse soigneusement entretenue faisait un écrin vert à la vasque de calcaire blond. Celui-ci, perdu dans la forêt, avait été abandonné depuis longtemps à son triste sort. La mousse avait envahi la pierre, les mauvaises herbes – soucis, marguerites – s'étaient insinuées entre les moellons, leurs pâles pétales tachetés de soleil. Les nénuphars avaient envahi la surface de l'eau, si nombreux que leurs feuilles épaisses se chevauchaient ; la brise de printemps les faisait doucement osciller, et l'on aurait dit la peau écailleuse et verdâtre d'un immense poisson, monstre solitaire sorti tout droit de la préhistoire.

Je n'ai pas pu voir clairement le fond de la piscine mais elle était, sans nul doute, profonde. Un plongeoir avait été érigé de l'autre côté du bassin. La planche de bois était blanchie et fendillée par les années, les ressorts rongés par la rouille, si bien que l'ensemble ne paraissait plus tenir debout que par miracle. Dans un arbre immense et tout proche, deux cordes retenaient une balançoire, à présent condamnée à l'immobilité par les ronces qui régnaient en souveraines dans l'étrange petite clairière. Oh, elles s'en donnaient à cœur joie maintenant... Sous leurs buissons épais, j'ai fini par distinguer le toit pointu d'une petite construction de brique – une cabine de piscine, sans doute. La rouille avait bloqué le verrou de la porte ; les fenêtres, enfouies sous les ronces,

étaient recouvertes d'une épaisse couche de crasse, impossible à nettoyer. À l'arrière, cependant, la vitre de la fenêtre était cassée ; un lambeau de fourrure grise pendait encore au tesson le plus saillant. Je me suis empressée de regarder à l'intérieur de la maisonnette.

Tout y était recouvert de poussière – des décennies de poussière, si épaisse que l'odeur me montait aux narines. Des lucarnes aux volets brisés, une lumière pâle tombait sur les décombres, par faisceaux minces où tournoyaient des particules scintillantes. Sur une étagère, des serviettes soigneusement pliées attendaient les nageurs ; impossible d'en déceler la couleur d'origine. À l'autre bout de la pièce, une porte au dessin élégant donnait, s'il fallait en croire la pancarte, sur les cabines à proprement parler. Une tenture de gaze caressait, rose, quelques chaises longues empilées les unes sur les autres en un lent ballet qui devait durer depuis des années.

J'ai fait un pas en arrière, soudain consciente du son mat que mes tennis faisaient sur le tapis de feuilles mortes. Une curieuse tranquillité régnait sur la clairière, à peine troublée par le vague bruit de succion des feuilles de nénuphar ; l'espace d'une seconde, j'ai eu la vision de l'endroit tel qu'il avait été des années auparavant. La poussière s'est levée, les lucarnes ont retrouvé leurs battants ; puis je les ai vus, les joyeux baigneurs dans leurs maillots anciens, étalant leurs serviettes sur le bord de la piscine, buvant limonades et thés glacés, sautant, gracieux, du plongeoir, se balançant longuement au-dessus de l'eau fraîche, si fraîche...

Cela n'a pas duré. J'ai cligné des yeux : ils ont instantanément disparu, me laissant seule dans la clairière envahie par les ronces, en proie à un

regret que j'avais du mal à définir. Pourquoi avoir laissé la piscine à l'abandon ? Pourquoi avoir verrouillé la porte de la maisonnette pour n'y plus jamais revenir, pourquoi s'être détourné de ces lieux qui avaient dû être enchanteurs ? Les demoiselles Blythe étaient fort âgées aujourd'hui, mais tel n'avait pas toujours été le cas. Elles avaient vécu des années au château : il y avait certainement eu des étés merveilleusement chauds pendant lesquels rien n'aurait été plus plaisant qu'une baignade au cœur de la forêt.

Les réponses à ces questions, j'ai fini par les apprendre – plus tard, beaucoup plus tard. Et me sont venues aussi d'autres révélations, en réponse à d'autres interrogations que j'avais à peine osé me formuler à moi-même. Ce jour-là, dans la clairière abandonnée, j'avais des préoccupations plus immédiates, cependant. J'ai facilement chassé ces visions du passé pour me concentrer sur ma mission. Mon inspection de la piscine n'avait fait que retarder le moment de ma rencontre avec les demoiselles Blythe. Un doute lancinant s'est insinué en moi : cette piscine, était-elle réellement sur le chemin du château ?

J'ai relu soigneusement les instructions de Mme Bird.

Mes appréhensions étaient justifiées. Aucune mention de la piscine. D'après ma feuille de route, j'étais censée à cette heure approcher de la pelouse sud. « Passer entre deux piliers majestueux et continuer vers le château. »

Lentement, très lentement, mon cœur effaré a sombré tout au fond de ma poitrine.

Pelouse sud ? Piliers majestueux ? Mais où étaient-ils donc passés ?

Rien de surprenant, naturellement, à ce que je me sois égarée ; c'est le genre de chose qui m'arrive tout le temps, même dans Hyde Park. Mais quel ennuyeux contretemps ! Les minutes passaient impitoyablement, et je n'avais que deux possibilités : soit revenir sur mes pas et suivre à la lettre les instructions de Mme Bird, soit continuer droit devant moi et m'en remettre au hasard. De l'autre côté du bassin, il y avait une porte qui donnait sur un escalier de pierre fort raide, taillé au flanc même de la colline embroussaillée. Une bonne centaine de marches, dont chacune s'enfonçait dans la précédente comme si l'escalier, tel un jeu d'orgues minéral, ne cessait de pousser un immense soupir. Mais sans doute menait-il dans la bonne direction ; aussi en ai-je entamé l'ascension. Question de logique, tout simplement : le château et les sœurs Blythe m'attendaient là-haut sur la colline. En montant, je ne pouvais que me rapprocher du but.

Les sœurs Blythe. C'est, je crois, au cours de cette marche forcée que j'ai commencé à penser à elles sous ce nom collectif. Ces « sœurs » s'étaient accolées de force à « Blythe » comme les frères à Grimm. Ces deux mots sont restés inséparables dans mon esprit. Curieuse, tout de même, la façon dont les choses vous arrivent. Avant la lettre de Juniper, je n'avais jamais entendu parler de Milderhurst Castle ; à présent le château m'attirait aussi irrésistiblement qu'une flamme puissante et claire attire le frêle papillon de nuit. Tout avait commencé par les révélations de maman : l'histoire de son évacuation, la demeure mystérieuse au nom si gothique. Puis le lien avec Raymond

Blythe : c'était là, au cœur de ces collines sombres, qu'était né *L'Homme de boue* – mon Homme de boue ! En approchant frémissante de cette flamme, j'ai compris qu'il y avait dans mon excitation une composante nouvelle. Était-ce le livre lu dans la prairie, la veille au soir, ou les quelques informations dont Mme Bird m'avait régalée au petit déjeuner ? Toujours est-il que j'en étais venue à considérer les sœurs Blythe avec une fascination au moins égale à celle que m'inspiraient Raymond et son château.

Il faut dire que les fratries m'ont toujours intéressée. Leur intimité m'intrigue autant qu'elle me révulse. Les gènes partagés, le caractère aléatoire et parfois injuste de leur distribution, le lien auquel il est si difficile d'échapper. Ce lien, je le comprenais, d'une certaine façon. Autrefois, j'avais eu un frère – ou plutôt mes parents avaient eu un fils. Il est mort avant que j'aie pu le connaître ; et quand j'ai eu de mon côté rassemblé assez d'éléments pour reconstituer un être aussi réel qu'irrémédiablement absent, les quelques traces qu'il avait laissées dans le monde avaient été soigneusement effacées. Deux actes – naissance, décès – classés dans une mince chemise rangée dans une commode ; une petite photo dans le portefeuille de mon père ; une autre dans le coffre à bijoux de ma mère... Rien d'autre qui puisse proclamer : « Ah, j'ai vécu. » Hormis, bien sûr, les souvenirs et le chagrin que mes parents gardent bien vivants au fond de leur âme. Sans pour autant les partager avec moi.

Oh, je n'essaie pas de vous tirer des larmes. Mais seulement de vous expliquer ceci : même si je n'ai pas grand-chose qui me permette de faire revenir Daniel d'entre les morts – ni souvenirs ni

reliques –, je sais depuis toujours que nous sommes liés, aussi sûrement que la nuit l'est au jour, par un fil invisible et ténu. J'ai été une présence dans la maison de mes parents, aussi indéniablement qu'il en a été le grand absent. Ces mots que nous n'avons jamais prononcés, mais que nous avons, je crois, tous entendus... Lorsque nous avions un moment de bonheur à trois, c'était : *Ah, s'il était là, lui aussi*. Lorsque je les décevais d'une façon ou d'une autre : *Daniel ne se serait jamais conduit de cette façon, lui*. À chaque rentrée scolaire : *Ces grands types, là-bas, ils auraient pu être ses camarades de classe*. Cela, et cette expression pensive que je surprenais parfois dans leur regard, quand ils se croyaient seuls.

Ce qui ne veut pas dire que la curiosité que m'inspiraient les sœurs Blythe avait le moindre rapport avec Daniel. Ce n'était pas aussi simple que cela. Mais qu'elle était singulière et belle, leur histoire – deux sœurs jumelles renonçant au monde pour se dévouer à leur cadette au cœur brisé, à l'esprit condamné à l'errance par un amour non payé de retour. Et si Daniel avait été de ceux que l'on doit protéger, même si cela doit vous coûter la vie ? Comment me serais-je comportée ? Comme les sœurs Blythe, ou... ? Elles m'obsédaient, ces trois femmes, vous comprenez ? Trois sœurs liées par le sacrifice. Le temps passait, elles vieillissaient ensemble, se desséchaient sous le toit ancestral, ultimes héritières d'une grande et tragique lignée.

J'ai monté les marches une à une, lentement ; sur mon chemin, un cadran solaire battu par les vents, une rangée d'urnes patiemment dressées sur

leurs piédestaux silencieux, deux cerfs de marbre se faisant face par-dessus des haies mal taillées... En haut des marches, la colline s'est aplanie. Sous mes yeux s'ouvrait une allée bordée d'arbres fruitiers aux branches noueuses, qui formaient une tonnelle. L'indication était claire : droit devant ! Comme si le jardin avait une volonté propre (c'est du moins la pensée que j'ai eue, ce matin-là), comme s'il m'attendait depuis des années et se refusait, maintenant que je lui étais confiée, à me perdre dans ses propres labyrinthes ? Non, ce qu'il voulait, ce jardin, c'était me guider jusqu'au château, et me livrer à ses habitantes.

Réflexions enfantines et sentimentales, bien sûr. Sans doute la montée des marches m'avait-elle donné un léger vertige, encourageant mes délires les plus absurdes et les plus grandioses. Quoi qu'il en soit, je me suis sentie comblée, exaltée. Rien ne pouvait plus me résister (hors la transpiration). Une aventurière qui s'était libérée des contraintes de temps et d'espace et qui partait sans peur à la conquête de... Ah, de quelque chose, sans doute. Même si ce n'était qu'un trio de très vieilles dames dans une tour tout aussi antique. Voire, si j'avais un peu de chance, une tasse de thé et un muffin.

Le jardin aux allées couvertes n'avait pas été mieux entretenu que la piscine. J'avais, en parcourant ses tunnels ombreux, l'impression de marcher à l'intérieur du vénérable squelette de quelque monstre énorme, mort depuis de longues années. Au-dessus de ma tête, les branches figuraient les côtes immenses de l'animal, que poursuivaient sur le sable clair de l'allée leurs longues ombres. Je ne me suis pas attardée sous ces arches lugubres ; mais, l'extrémité de l'allée enfin franchie, je suis restée immobile, interdite, un long moment.

Sous mes yeux, voilé d'ombre bien que la journée soit claire et chaude, se dressait Milderhurst Castle. Ou plutôt la façade arrière de Milderhurst Castle : ni grilles, ni pelouse majestueuse, ni vaste allée, mais un fouillis d'appentis, de cabanes et de tuyauteries.

J'ai soudain compris la nature de mon erreur. Dès les premiers mètres de mon périple, j'avais très certainement raté un embranchement et j'avais dû me frayer un chemin sous les bois qui recouvraient la colline, approchant ainsi le château par le nord plutôt que par le sud.

Tout est bien qui finit bien, ai-je pensé avec un certain soulagement. Je ne m'en étais pas si mal tirée, et mon retard n'était certainement pas de nature à m'attirer les foudres des demoiselles Blythe. Comble de bonheur, un petit sentier envahi par les herbes folles montait en douceur vers les murs des jardins du château. Je l'ai suivi. Ô victoire ! J'avais enfin sous les yeux les deux fameux piliers décrits par Mme Bird, et la pelouse sud, à l'extrémité de laquelle, comme il se doit, la façade de Milderhurst Castle se dressait fièrement à la conquête du soleil.

Si j'avais déjà, dans ma traversée erratique du jardin, senti le poids tranquille et régulier des années, il se faisait plus sensible encore autour du château, l'enserrant comme une toile d'araignée. La bâtisse, nimbée d'une grâce toute théâtrale, n'a pas fait mine de remarquer mon arrivée. Les fenêtres à guillotine regardaient droit devant elles, vers la mer, vers la Manche, avec une expression de lassitude et d'ennui qui m'a fait comprendre à quel point je leur étais indifférente. L'immense demeure en avait tant vu au cours de sa longue

existence qu'elle n'avait pas de temps à consacrer à une visiteuse aussi éphémère, aussi chétive que moi.

Un vol d'étourneaux s'est échappé des hautes cheminées pour se diriger vers le ciel, puis fondre sur la vallée, au creux de laquelle se nichait la ferme des Bird. J'ai été curieusement surprise par cet immense murmure.

J'ai suivi les oiseaux des yeux tandis qu'ils frôlaient les cimes des arbres et se laissaient tomber vers les minuscules toits de tuile. Elle avait l'air si loin à présent, la ferme ! Soudain j'ai été envahie par une singulière conviction : durant mon ascension de la colline boisée, j'avais, je le savais, franchi une ligne invisible. J'avais été *là-bas*, je le savais – mais à présent j'étais *ici*, et ce n'était pas seulement une question de déplacement *physique*.

J'ai abandonné les étourneaux à leur sort et tourné les yeux vers le château. À la base de la tour, une grande porte noire était ouverte. Chose étrange, je ne l'avais pas remarquée jusqu'ici.

— Il est temps...

À peine avais-je atteint le vaste perron que je me suis arrêtée dans mon élan. Assis près d'un lévrier de marbre rongé par le temps, son descendant de chair et d'os me regardait fixement. Sans doute me surveillait-il depuis mon apparition sur la pelouse. C'était un grand chien noir, un lurcher, comme je l'apprendrais plus tard.

Se dressant soudain sur ses pattes, il m'a bloqué la voie et défié de ses yeux sombres. Un obstacle que je n'avais ni l'envie ni la possibilité de surmonter. J'avais le souffle court, une curieuse sensation de froideur dans les membres, mais ce n'était pas la peur qui me mettait dans cet état. Comment expliquer ce que je ressentais ? J'avais

l'impression que ce chien était un passeur, ou un majordome à l'ancienne manière. Il me fallait son accord pour poursuivre ma route.

Il s'est avancé vers moi, le regard intense, le pas silencieux. A frôlé de sa fourrure noire le bout de mes doigts avant de faire demi-tour. Puis, sans se retourner, il a franchi la porte de la tour, s'est fondu dans la pénombre.

Me faisant signe de le suivre – c'est du moins ce que j'ai pensé.

Trois sœurs au crépuscule

Vous êtes-vous jamais demandé à quoi ressemble l'odeur du temps qui passe ? Je ne m'étais jamais posé la question avant de franchir le seuil de Milderhurst Castle, mais j'en connais maintenant la réponse. Moisissure et ammoniacque, une pincée de lavande et une bonne poignée de poussière, à laquelle on peut ajouter le produit de la décomposition de très anciennes feuilles de papier. Là-dessous quelque chose qui ressemble à des effluves de pourriture ou de plat longuement mijoté, sans pour autant en atteindre l'intensité. Il m'a fallu quelque temps pour identifier ce dernier élément, mais j'y suis enfin parvenue. C'est le passé. Pensées et rêves, espoirs et blessures, jetés dans le même brouet dont le fumet continue à flotter dans l'air stagnant, sans pouvoir jamais se dissiper.

— Bonjour ?

Sur la dernière marche du perron, j'ai attendu une réponse, qui n'est jamais venue.

— Bonjour... Y a-t-il quelqu'un ?

J'avais parlé plus fort, cette fois-ci. Mme Bird m'avait conseillé d'entrer sans crainte dans le château ; les sœurs Blythe attendaient notre venue ; elle-même me retrouverait dans les murs. Mieux



13773

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 5 mars 2023

Dépôt légal : mars 2023
EAN 9782290390771
OTP L21EPLN003512 – 564677

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion